

62464

VEILLÉES D'HIVER.

VEILLÉES D'HIVER,

PAR

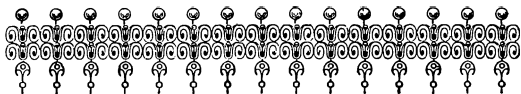
JULES VOLAT.



AGEN ,

Imprimerie de Prosper Houbel.

—
1841.



PRÉFACE

PRÉFACE ! que ce mot, l'effroi du Lecteur, ne porte pas avec lui le rejet préventif du volume que je livre à la publicité. Je n'ai pas eu, un seul instant, la pensée de faire de ce fragment une préface : on ne les lit plus ; ce mot est

tombé de ma plume comme par distraction. Quel sujet, d'ailleurs, pouvais-je traiter? l'essor progressif de la littérature en province? d'autres s'en sont occupés; le monopole de centralisation littéraire qu'exerce la capitale? à Charles Nodier seul, à cet illustre et puissant écrivain, appartenait de frapper le coup qui doit le détruire, et épandre ainsi sur le sol entier de la France les mille fleurons de la couronne poétique; l'apologie de mes œuvres?... que Dieu m'en garde!... Alors j'ai fouillé dans mon cerveau, et j'y ai trouvé le souvenir d'un rêve que je vais vous dire.

Et voyez, Lecteur, à quoi tiennent les choses d'ici bas!.. Tout effet a sa cause, dit-on, et mon livre est né d'un rêve; cause fragile, hélas!.. d'un fragile effet!.. Puisse l'effet ne pas s'évanouir comme la cause!...

Un jour — il m'en souvient — la chaleur avait été accablante, et la nuit venait, amenant avec elle le vent frais et pur d'une belle soirée. Le ciel était étoilé, et le disque de la lune projetait, à travers les plis des rideaux de ma chambre, ses rayons incertains. Depuis quelques instants, je me promenais silencieusement, en méditant sur les vicissitudes et les déceptions de la vie humaine, lorsque, fatigué de ma promenade trop circonscrite, je sentis mes paupières s'appesantir, et le sommeil gagner mes membres engourdis. Bientôt mes yeux s'étaient fermés.

Tout-à-coup, un point lumineux brilla au-dessus de ma couche, un léger soupir frappa mes oreilles. L'esprit troublé par cette apparition étrange, je cherchai, de la main et du regard, à en pénétrer la cause; mon bras plongea dans l'ombre, mais là

vision s'éloigna. Qu'avais-je à craindre ? Je cessai mes poursuites ; la lumière se rapprocha , et , d'une voix douce et craintive , me dit :

— Je suis bien indiscrete , n'est-ce pas , de venir troubler ainsi ton sommeil ?

La surprise m'arracha un cri ; mais effrayée sans doute , la vision pâlit , et un gémissement étouffé jaillit de l'un de ses rayons de feu.

— Rassure-toi , reprit-elle , je ne suis point un messenger de douleur ni un méchant esprit échappé aux flammes du Tartare.

— Qui que tu sois , m'écriai-je , esprit du ciel ou de l'enfer , messenger d'amour ou messenger de douleur , parais à mes yeux.

— Hélas ! le puis-je ! La terre , en m'exilant , a enfoui dans son sein ma dépouille

mortelle ; je ne suis plus que l'ombre impuissante d'une création anéantie ; désormais sujet d'un empire idéal , il n'est pas en mon pouvoir de revêtir une forme humaine.

— Alors , qui donc es-tu ? gnome , sylphe ou lutin ?

— Je suis une âme en pèlerinage , dont la mission ici bas est de verser dans le cœur de l'homme le baume consolateur de l'inspiration. Du haut de nos régions vaporeuses , j'ai vu ton front soucieusement penché vers la terre ; j'ai vu ton âme , ma sœur , courbée sous le poids de la tristesse et de l'ennui ; et fidèle à ma mission sainte , je suis accourue pour chasser les pensées noires qui l'assiègent et la flétrissent. N'as-tu plus peur ?

Et à ces mots , un souffle brûlant agita l'air au-dessus de ma tête ; et mon âme ,

renaissant sous le feu de cette émanation vivifiante, se dilata et se confondit avec l'âme voyageuse de sa sœur, dans une sympathique étreinte.

— Mais pourquoi, reprit tristement la vision, pourquoi les rides de l'ennui ont-elles sillonné déjà ton front? Pourquoi, si jeune encore, sembles-tu avoir renoncé aux illusions de la vie?.. Comme toi, j'ai gémé sur terre de la destinée humaine; esclave d'une nature capricieuse et tyrannique, mon front aussi s'est ridé avant l'âge, j'ai succombé sous le fardeau de la vie. Mais initiée enfin à la science du bonheur, je viens en confier le secret à ton âme. Si tu veux m'écouter, je rendrai l'éclat à ton front, je rendrai le sourire à tes lèvres, la joie à ton âme, je chasserai le sombre ennui qui te consume.

— Oh! parle! parle! je t'écoute! Sois

mon bon génie , mon génie inspirateur.

Et l'âme , couronnée de son auréole de feu , se plaça au chevet de ma couche , et me dit, au jet de son souffle , les malheurs de *Lady Jane* , cette victime résignée d'une hideuse jalousie. Et moi , je l'écoutais avec avidité ; je gémissais et souriais tour-à-tour avec elle , au récit des douleurs et des joies de cette pauvre mère ; et chacune des paroles du bon génie s'imprimait en caractères de feu dans mon esprit attentif. Puis quand elle eut cessé de parler , le nuage qui obscurcissait mon front s'était presque dissipé. Alors elle sourit de son triomphe , la bonne âme ! et elle disparut en disant à mon âme :

— Sœur , à demain !

Et le lendemain , fidèle à sa promesse , elle revint à la même heure , aussi douce , aussi consolante que la veille ; elle reprit

sa place à mon chevet , et me raconta les larmes de Marie, l'*Orpheline* , priant sur la tombe de Georges, son fiancé. Et moi, je l'écoutais toujours , et chacune de ses paroles s'imprimait en caractères de feu dans mon esprit captivé.

Elle revint encore , toujours avec des mots d'espérance et d'amour , et chaque soir elle paya le tribut qu'elle avait promis à mon ennui.

Mais le septième jour , hélas ! elle ne vint pas !... Je l'attendis tard... bien tard... et la nuit se passa... L'âme inspiratrice m'avait abandonné !

A cette pensée , mon cœur saigna , je l'appelai... chaque soir à l'heure du crépuscule... Elle ne vint plus , l'inconstante ! Je la pleurai et la douleur m'éveilla. Mon beau rêve s'était envolé.

Mais , ô joie ineffable , la vision qui a si

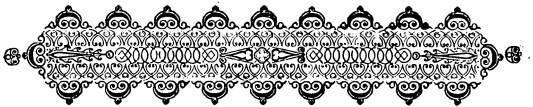
doucement bercé mon long sommeil est encore là... au chevet de ma couche ; mais dépouillée , hélas ! de tout éclat lumineux , pâle , craintive ; maintenant elle ne fuit plus au contact de ma main... ; elle est en mon pouvoir , je l'interroge , et le mystère de l'inspiration se trahit par ces mots tracés d'une main tremblante : *Veillées d'hiver*.

Ainsi , ce livre est l'effet du rêve que je viens de retracer ; puisse l'indulgence du Lecteur ne pas être aussi éphémère que l'effet , et ne pas m'abandonner aussi rapidement que la cause !...

JULES VOLAT.

Agen , mai 1841.

LADY JANE.



I.

PAR une belle matinée de juillet 1804,
une jeune femme, aux traits réguliers et délicats, à la chevelure blonde retombant négligemment en anneaux dorés le long de ses joues pâles, laissait courir,

comme par distraction , sur un chevalet à tapisserie placé près d'une fenêtre donnant sur l'avenue du château de Wertsmer, une main blanche et effilée. Par instants , l'aiguille tombait de ses doigts , et relevant gracieusement la tête , ses yeux se fixaient sur le cadran de la pendule , puis se tournaient , tout grands et bleus , sur l'avenue , et son sein se soulevait légèrement et sur ses lèvres mourait un soupir.

Un morne silence régnait dans l'appartement.

— Il tarde bien , murmura impatiemment lord Birgham , en déposant sur une console deux pistolets qu'il venait de charger ; et il s'approcha de la fenêtre.

— Qu'avez-vous , chère enfant ? Vous paraissez soucieuse , ce matin , dit-il à Jane d'une voix caressante ; votre main tremble ; quittez cette tapisserie , ce mé-

lange de couleurs doit fatiguer la vue....

Reposez-vous.....

— Merci, milord, répondit lady Jane.

Et les yeux de la jeune femme s'étaient levés sur lord Birgham, pleins d'une expression indéfinissable de crainte et de courage, d'amour et d'effroi.

Lord Birgham continua :

— Dites-moi, milady, Alfred de Val-tange et moi, avons arrêté pour ce matin une partie de chasse, à son château de Milner ; voulez-vous nous accompagner ?

A ces mots empreints d'un accent de sollicitude qui trahissait une affectation mal dissimulée, Jane baissa les yeux, et son visage se couvrit d'une subite rougeur ; elle garda le silence.

— Eh bien, milady, vous refusez ? Cette distraction n'aurait-elle pour vous aucun attrait ?

— Si vous le voulez, milord..... Si vous l'ordonnez.....

— Oh ! milady, quel langage ! Je n'ordonne pas, je prie..... et vous savez, chère milady, si, depuis un an que nous sommes unis, ce mot est jamais sorti de ma bouche ; si jamais j'ai voulu vous imposer une seule volonté... Reine ici, c'est à vous seule de commander.... et si j'ai eu le malheur de vous contrarier un instant, pardonnez du moins en faveur de l'intention : j'ai cru prévenir aujourd'hui un désir que vous avez manifesté bien des fois... mais si vous préférez rester....

— Oui, milord, je suis souffrante...

— Alors, l'époux n'insistera plus, dit lord Birgham d'une voix plus caressante et plus persuasive ; mais si votre refus est dicté par un motif de cette nature, vous appartenez au docteur, et, vous le savez,

mon ange , le docteur a droit d'avis sur sa malade... Ainsi, croyez-moi, venez ; l'air du matin dissipera cet état de souffrance qui tient probablement plutôt à l'isolement dans lequel vous vivez — bien malgré moi — qu'à toute autre cause. Le ciel est pur, la campagne est belle , surtout à l'ombre d'une forêt. Et puis , milady, vous êtes si jolie sous votre costume d'amazone !... Il vous sied à ravir !... Alfred vous trouve si belle ainsi !.. Oh ! moi, je vous aime deux fois avec votre aigrette blanche se jouant au vent sur votre toque de velours rose ; surtout lorsque je vous vois , petite folle que vous êtes , et malgré l'effroi que vous me causez , lancer , à bride abandonnée , votre fougueuse Sylva et franchir audacieusement ravins et fossés. Allons , cédez à l'avis du docteur , ma jolie chasseresse ; Alfred compte vous avoir à son château et

vosre refus le blessera ; il vous boudera....
entendez-vous , milady , Alfred vous bou-
dera.....

Et le vieillard pencha son front vers le front de Jane , scrutant sur ses traits l'effet produit par ses dernières paroles , et son visage , contracté par un sourire forcé , reprit une sombre impassibilité d'attente.

Jane tremblait.

— Vous refusez , milady ?... Mais , répondez donc , dit lord Birgham , d'une voix grinçante et en étreignant violemment le bras de Jane dans ses doigts osseux.

— Monstre d'hypocrisie ! ajouta-t-il sourdement en s'éloignant de la fenêtre.

Tout-à-coup , les croisées de l'appartement vibrèrent au bruit d'une fanfare qui partait de l'avenue , et le piétinement répété des chevaux annonça l'arrivée d'Alfred.

— Ah ! enfin !... le voici !... il me répondra , lui !... et se dirigeant vers la console , lord Birgham prit ses armes et sortit.

— Au revoir ! ma belle , ma bonne Jane !... au revoir !!

Un instant après , deux chasseurs élégamment montés et suivis de piqueurs à livrée rouge , longeaient silencieusement , en s'éloignant , les bords opposés de l'avenue. L'un d'eux portait sur ses traits amaigris par l'âge un aspect sombre et pensif. La bride venait d'échapper à ses mains débiles ; sa tête était tombée sur sa poitrine et il s'abandonnait à l'allure tranquille de sa monture. L'autre , dont la taille se dessinait , souple et gracieuse , sous un juste-au-corps de couleur verte , se penchait coquettement en arrière sur sa selle et excitait incessamment de l'éperon son coursier fougueux ; et à cha-

que élan de l'animal, lui imprimant de la bride une répulsion subite, il le refoulait sur lui-même; le caressait alors de la main, semblait vouloir réprimer son ardeur et l'éperonnait encore, arrêtait ce nouvel élan et souriait ainsi aux mille caracoles impatientes et gracieuses qu'il se plaisait à lui faire décrire.

Pendant ce temps lord Birgham et sa suite avaient quitté l'avenue.

Alfred, resté en arrière, tourne ses regards vers les fenêtres de l'appartement de lady Jane qui, blottie derrière les rideaux, suivait avec anxiété les mouvements du cheval. Le jeune chasseur s'empresse de la rassurer par un sourire, et d'un geste galant de la main qui effleure ses lèvres, il envoie à la jolie châtelaine un baiser d'adieu; puis abandonnant son coursier à sa fougue trop long-temps comprimée,

il franchit au galop la longue avenue , et a bientôt rejoint son compagnon de chasse.

— Vous venez d'offrir vos hommages à milady , Monsieur de Valtange ? Vous êtes d'une galanterie..... digne du moyen âge..... Il est vraiment fâcheux que nous n'ayons plus de tournois..... le chevalier Alfred de Valtanges eût fait prodige....

— Ah ! vous raillez , milord , c'est mal.

— Je ne raille pas , monsieur , répondit sèchement le vieux lord.

— Alors , que voulez-vous dire ?

— Vous le saurez.....

Et à ces mots prononcés d'une voix lente et accentuée , lord Birgham attacha sur Alfred un regard perçant , et un sourire plein de fiel et d'ironie ranima ses traits.

Alfred devint pensif.

En ce moment , les deux chasseurs

étaient arrivés sous les murs du parc , où ils trouvèrent la société qu'Alfred avait réunie. La lourde grille du château de Milner roulant sur ses gonds , donna entrée au cortège , et bientôt les cors sonnèrent le signal de l'ouverture de la chasse.





II.

LE ciel commençait à s'étoiler , et lady Jane , dont les formes se trahissaient , discrètes et gracieuses , sous les plis de la gaze transparente d'un peignoir blanc négligemment jeté sur les épaules ,

se promenait à pas lents dans sa chambre , attendant encore le retour de lord Birgham. Une préoccupation inquiète semblait l'absorber. Parfois , se penchant à la fenêtre , elle prêtait une oreille attentive ; mais partout régnait le silence du soir Le son du cor qui annonçait toujours de loin l'arrivée du comte de Wertsmer , n'avait pas encore retenti dans l'avenue , et ce retard inaccoutumé jetait Jane dans un chaos de pénibles conjectures. Son esprit se reportant subitement à la scène qui , le matin , avait précédé le départ de lord Birgham ; se rappelant l'accent de sollicitude pressante et affectée avec lequel il avait cherché , pour la première fois , à la déterminer à cette partie de chasse , elle , la pauvre délaissée , ses craintes se changèrent en certitudes , et elle ne put se défendre d'une secrète terreur. Mais , tout-

à-coup , le hennissement d'un cheval se fait entendre au milieu de l'avenue ; Jane s'élançe à la croisée ; le cœur lui bat d'espérance et de crainte , elle cherche à reconnaître , à travers l'ombre de la nuit , le cavalier qui pénètre dans la cour... Mais déjà la cour est déserte et la porte de l'appartement s'ouvre avec violence...

— Milady !

— Vous , monsieur , seul , ici , à cette heure !.. où est-il ?.. où est lord Birgham ?..

— Rassurez-vous , milady ; que ma présence ici , à cette heure , ne vous alarme pas. Je n'ai voulu confier à personne le message que j'ai à remplir auprès de vous et qui , dans la bouche d'un autre , eût pris , peut-être , un caractère plus sérieux , plus inquiétant.

— De grâce , monsieur , achevez... lord Birgham ?...

— Couche à mon château ; une légère chute de cheval...

— Vous me trompez , Alfred , vous voulez me cacher la vérité... Lord Birgham !!.. ô mon Dieu !..

Et la voix de Jane s'étouffait dans les sanglots et ses doigts se crispaient sous les plis froissés de son peignoir.

— Milady, la douleur vous égare... calmez-vous... dit Alfred en enlaçant de ses deux bras la taille de Jane qui se soutenait à peine.

— Laissez-moi, monsieur, laissez-moi, vous me faites peur...

— Oh ! vous refusez de me croire , milady. Je m'attendais à plus de confiance... moi, l'unique et intime confident de vos pensées ; moi, que, tant de fois, vous avez appelé votre bon ange, votre consolateur. Croyez-moi, Jane. Lord Birgham

voulait revenir ce soir ; mais je m'y suis opposé : la fatigue de la journée , plus que les suites de sa chute, m'a fait un devoir de le retenir cette nuit au château. Rassurez-vous donc : cet accident n'aura aucune suite ; le docteur que j'ai fait appeler sur le champ a dissipé toute inquiétude à cet égard. Il ne faut à Milord qu'un peu de repos.

Ces paroles , dites avec un accent rassurant de vérité, rendirent le calme à l'esprit de Jane ; un soupir de soulagement souleva sa poitrine. Elle tendit la main à Alfred en signe de remerciement.

— Pardon, Alfred, pardon... Je vous crois... mais, je ne sais... votre apparition mystérieuse... à cette heure de la nuit... le sentiment de vague inquiétude qui m'a poursuivie tout le jour...

— Que voulez-vous dire?..

— Ah ! j'ai eu peur... bien peur... Alfred , je tremblais pour lui... pour vous , monsieur , mais non , j'étais folle... vous avez l'âme trop généreuse... Ce matin , avant le départ pour la chasse , Milord était là , il vous attendait. Son regard me fixait , sombre et défiant. Tout-à-coup s'approchant de moi , et dissimulant pour un instant cet accent dur et fier auquel il m'a habituée , il s'est efforcé , par mille caresses empreintes d'une amère ironie , de me faire accepter votre invitation. Ce changement quoique affecté , l'insistance qu'il a mise à me déterminer , votre nom qu'il invoquait sans cesse , étouffé sous un sourire cruel , oh ! tout cela s'est heurté dans ma tête comme un présage de malheur... Troublée , effrayée , je prétextai une indisposition et refusai. Ses instances redoublèrent , et mettant en jeu , tour à tour , et les

lois de convenance et les flatteries qui peuvent séduire la coquetterie d'une femme , il essaya ainsi de vaincre ma résolution. Cette ténacité mit le comble à mes alarmes : je répétai mon refus. Votre arrivée , à ce moment , mit fin à cette scène ; il sortit aussitôt , avec un sourire de joie cruelle aux lèvres , et en murmurant tout bas quelques mots dont je ne pus comprendre le sens , mais dont l'accent m'effraya ; et je tremblais.....

Jane n'osa achever , et de la voix d'un ange qui prie Dieu , elle ajouta :

— Merci , Alfred , merci... Mais retournez auprès de milord , vous lui devez tous vos soins. — D'ailleurs , votre absence du château de Milner à cette heure justifierait les soupçons que nourrit son esprit.

Alfred restait immobile.....

— Oh ! Monsieur , si vous m'aimez ; si

le repos de ma vie est de quelque prix à vos yeux....

— Je partirai, n'est-ce pas, milady?... Hélas!.. déjà!.. Partir!.. quand le ciel semble avoir jeté devant moi un instant de bonheur; m'éloigner de vous sitôt, Jane, oh! ne l'ordonnez pas.

— Mais, Alfred, si votre présence ici, à cette heure, devait faire retomber sur moi, pauvre femme sans appui, tout le courroux de lord Birgham; si elle devait faire éclater l'orage qui plane menaçant au-dessus de ma tête; oh! voudriez-vous me livrer ainsi sans pitié à une existence toute d'alarmes et de douleurs!... Partez, Alfred, je vous en conjure; si vous m'aimez, partez! partez!.....

— Vous le savez, milady, si je vous aime!... Et c'est au nom de cet amour que vous m'ordonnez de m'éloigner; au

nom de cet amour ardent et pur qui m'enchaîne à vos pieds ; qui me fait une loi de vous protéger et de vous défendre... Eh ! vous le voyez bien , pauvre femme , je ne puis pas partir !...

Et Alfred était tombé aux genoux de Jane qui pleurait....

— Ne pleure pas ainsi , Jane ; tes larmes me retombent au cœur une à une , comme des gouttes de plomb brûlant. Pleurer !... quand le passé a des souvenirs si purs , le présent... — Alfred s'arrêta ; il ajouta avec effort : — Tant de charmes ; l'avenir , tant d'espérances !... Essuie ces pleurs , ma Jane , mon idole ; des pleurs dans tes yeux , c'est une tache à un miroir.

Alfred achevait ces mots ; tout à coup Jane , pâle , inanimée , laissa tomber lourdement sa tête sur le sein du jeune chasseur , en disant : partez. . partez !...

Elle avait entendu retentir au loin la fanfare favorite de lord Birgham.

Alfred , éperdu , veut s'élaner hors de l'appartement pour demander du secours ; un homme en livrée l'arrête au seuil , et tirant froidement sa montre , dit avec un sourire de joie satanique et en lui livrant passage :

— Monsieur le comte , dix heures moins cinq minutes !...





III.

LE lendemain matin, lord Birgham venait d'entrer au salon. Neuf heures sonnaient. Étendu sur un divan, et le bras gauche en écharpe, il jouait de la main droite avec le cordon en tresses de

sa robe de chambre ; et ses mouvements , tantôt lents , tantôt saccadés , semblaient suivre l'impulsion de sa pensée. Il était facile de reconnaître , à la crispation des muscles de son visage , la nature du sentiment qui le dominait alors. Après quelques instants de morne réflexion , il se leva brusquement et agita avec violence le cordon d'une sonnette suspendu à l'angle de la cheminée. La porte s'ouvrit aussitôt.

— John !... Priez milady de venir.

Un instant après , Jane soutenue par le vieux domestique , entrait , et d'une voix éteinte :

— Milord m'a fait appeler ?

— Oui , milady , répondit lord Birgham ; j'ai à vous entretenir : asseyez-vous là en face de moi , j'ai plaisir à vous voir... Mais vous paraissez souffrante... qu'avez-

vous?... Sans doute l'inquiétude de mon absence?....

A ces mots , Jane se laissa tomber à l'autre bout du divan.

— Hier , continua lord Birgham , malgré mes instances , vous avez refusé l'invitation de M. de Valtange , et vraiment vous y avez perdu. La chasse a été superbe , le temps magnifique. Toutes nos dames ont rivalisé de courage et d'adresse. On a regretté votre absence , moi , surtout!... J'aime tant à voir ma Jane à mes côtés , environnée d'hommages et proclamée la plus belle!... C'est là le triomphe d'un vieux mari , et vous m'en avez privé , Jane : c'est mal... Aussi , aujourd'hui que tout cela est déjà loin de nous , vous consentez , je l'espère , et pour me consoler de cette disgrâce , à m'avouer le motif de votre refus.

— Je vous l'ai dit , milord , une indisposition....

— Toujours ! Allons, milady, soyez plus franche ; voulez-vous entacher votre blason de Wertsmer d'un mensonge d'enfant !

— Milord...

— Eh bien ! vous gardez le silence... quelle obstination... Oh ! vous n'êtes pas aimable , milady....

Ces derniers mots , prononcés avec un accent de cruel et ironique enjouement , glacèrent d'effroi Jane qui , les yeux baissés , dévorait en secret ses larmes.

— Alors , écoutez-moi , milady , continua lord Birgham. Je vais essayer, malgré vous , de vous justifier à mes yeux , et ce me sera facile.... Ma bonne Jane n'eût pas voulu me tromper. — Alfred de Valtange vous aime. Sans doute ses visites assidues au château , les prévenances continuelles

dont vous êtes publiquement l'objet de sa part, vous ont semblé autant de preuves accablantes jetées à la merci des salons de Londres ; et craignant encore quelque indiscretion commise en présence de la société qu'il avait réunie à son château de Milner, vous avez préféré rester ici ; cela est bien à vous, milady, d'avoir sacrifié à la tranquillité de mes vieux jours, à la gloire de mon nom, une partie de plaisir où vous attendait le triomphe de la femme du monde...

— C'est bien cela, n'est-ce pas?...

A ces mots toute l'horreur de l'accusation qui pesait sur la tête de Jane lui apparut soudain ; et ranimant ses esprits, l'œil en feu :

— Lord Birgham, s'écria-t-elle, vous mentez!.. Par le lion de Wertsmer et devant Dieu, je le jure!...

Le vieillard accueillit ce serment par un éclat de rire forcené.

Jane retomba anéantie.

— Je souffre, Jane, desserrez ces ligatures ; la pression est trop forte...

Et Jane se traîna sur le divan jusqu'aux pieds de lord Birgham ; et, d'une main tremblante et mal assurée, enleva l'épingle qui retenait les bandes.

— Prenez donc garde, milady, vous me faites mal....

— Oh ! pardon, milord !

Et le bras dégagé de lord Birgham s'étendit péniblement et alla se reposer sur un guéridon placé à son côté.

— Eh bien, milady, vous ne me dites rien de cette blessure : autrefois, cet état de souffrance vous eût alarmée...

— Je n'osais,.. je craignais d'aborder un entretien aussi pénible pour moi...

D'ailleurs l'avis du docteur m'avait rassurée sur les suites de votre chute...

— Une chute!... ah!... vous êtes mal informée. Qui donc a pu vous apporter cette nouvelle?... Vous ne vous le rappelez pas?... Voyons, j'ai peut-être meilleure mémoire que vous... N'est-ce-pas Alfred, ce cher Alfred qui, profitant de l'évanouissement causé par la blessure qu'il venait de me faire, est parti à franc-étrier de son château, pendant que j'y reposais souffrant et accablé, et est venu vous annoncer lui-même, seulement en d'autres termes, l'issue du combat auquel je l'avais provoqué?...

C'est bien cela, n'est-ce pas?...

Et un sourire ironique de triomphe suivit ces mots.

— Oh! Il m'a trompée, soupira Jane. Il y eut un moment de silence pendant

lequel lord Birgham , par un violent effort , changea de position son bras malade.

— Ainsi , le dernier coin du voile qui cachait ma honte aux yeux de tous est déchiré ! Désormais mon nom est livré à l'opprobre , à la risée de la foule des rues !... Ah ! milady ! milady !.. C'est que j'étais bien fou , n'est-ce pas ?.. moi , vous demander , à vous , femme jeune et belle , un peu d'amour ; moi , dont les cheveux blancs vous font rire de pitié !... qui ne sais plus trouver sur mes lèvres un mot coquet ou galant... moi , vieillard-enfant , hochet d'un jour , qu'une femme de vingt ans brise sous les pieds !....

Et lord Birgham , épuisé , tomba sur le divan ; l'accès d'irritation auquel il venait de se livrer , influant sur sa blessure , lui arracha un cri de douleur.

— Maudite balle!!... arrêtez le sang ..
ma blessure s'est ouverte...

Et Jane, aux genoux du vieillard comme le chien grondé couché aux pieds de son maître, s'efforçait d'étancher le sang qui ruisselait de la plaie ; et ses yeux pleins de larmes, se levant timides et suppliants sur lord Birgham, semblaient demander grâce.

— Il y a une loi du parlement, continua lord Birgham, qui condamne à la prison perpétuelle la femme adultère et son complice ; une loi qui livre le blason des condamnés à la populace de Londres pour être traîné dans la boue des rues et des carrefours. Je pourrais invoquer cette loi ; le témoignage de mon fidèle John qui a tout vu suffirait ; mais ce scandale salirait le nom sans tache des comtes de Wertsmer. Et puis, il me faut, à moi, une vengeance

plus terrible , plus complète que celle que je dois attendre des hommes ; et , je vous le jure , l'honneur de votre nom sera vengé !... Reposez-vous sur moi de ce soin... Maintenant , écoutez mes dernières volontés : dès aujourd'hui , je révoque l'abandon que je vous ai fait de ma fortune ; j'enlève de votre blason le lion de Wertsmer et la couronne de comtesse , et les remplace par le chapelet et la corde... C'est assez vous en dire ; dans une heure les chevaux seront à ma voiture , préparez-vous. Surtout , que tout se passe sans bruit , sans éclat ; que le secret de ma honte et de votre faute meure entre nous ; car , alors , milady !.. allez !..

Jane , arrachée violemment par cet arrêt de proscription à l'anéantissement dans lequel elle était plongée , se précipita aux pieds de lord Birgham , en criant :

— Grâce!... grâce!... Je ne suis pas coupable... J'en atteste le ciel! Grâce!...

Et elle tomba sur le parquet sans connaissance.

— John ! John !

— Milord !...


— Otez cette femme de là... Mettez les chevaux à la voiture.

Une heure après, une chaise de poste aux armoiries des comtes de Vertsmer roulait, de toute la vitesse des chevaux, sur la route de Londres.





IV.

 quelque distance de la jolie ville de M....., située presqu'au centre de la France, s'élève sur les bords pittoresques de la rivière qui la traverse, une petite fontaine de granit, taillée en forme de

bassin et ombragée de saules aux rameaux tombants. C'est là le but ordinaire de la promenade du matin : on l'appelle *la Fontaine de l'Aveugle*. On était alors au mois de novembre ; les matinées étaient froides et la rive déserte. Un jeune homme , seul, enveloppé d'un manteau à larges plis, cotoyait lentement les bords de l'eau , dirigeant sa promenade du côté de la fontaine. Sa physionomie pâle et morne révélait un état de souffrance morale , et il semblait en ce moment en proie à un accès de mélancolie profonde.

— La charité!.. s'il vous plaît!..

Et pour la troisième fois, ce cri de misère, prononcé d'une voix suppliante, expirait, inexaucé, sur les lèvres violettes d'une petite mendicante qui tremblottait de froid, assise aux pieds de la fontaine ; et une main toute petite et blanche restait

tendue au jeune étranger plongé toujours dans ses rêveries.

— La charité ! s'il vous plait, mon bon monsieur, et le bon Dieu vous bénira !...

Le jeune inconnu, distrait enfin par cette prière, releva la tête, arrêta ses yeux sur la jeune mendicante, et un sourire d'amère incrédulité contracta ses lèvres.

Néanmoins, cédant, comme par besoin, à la première impulsion du sentiment de pitié qui l'avait pénétré à la vue de cette enfant, il laissa tomber quelques pièces de monnaie dans son tablier et allait passer, indifférent, lorsque la fixant encore, et frappé tout-à-coup de la régularité de ses traits et de l'expression de souffrance répandue sur son visage, un sentiment plus vif, un sentiment de profond intérêt, s'empara soudain de l'esprit du jeune promeneur.

— Tu as froid, pauvre petite ?

— Oh ! oui, monsieur, bien froid!..

Et les yeux de la petite mendicante s'étaient fixés, pleins d'un doux reproche, sur le manteau fourré de l'inconnu.

— Quel est ton nom?..

— Jenny.

— Quel âge as-tu?..

— Six ans.

— Six ans!.. quel singulier rapprochement!.. — Mais dis-moi, ma petite, tu n'as plus de mère?..

— Oh ! si, monsieur.

— Pourquoi te laisse-t-elle venir seule ici ? elle est donc bien vieille?.. ne peut-elle plus marcher?..

— Elle est aveugle.

— Aveugle!... oh ! je la plains!... demeure-t-elle loin d'ici?..

— Non, monsieur, tout près, voyez, là.

Et la petite fille montrait du doigt une cabane en planches , construite à l'entrée du village voisin.

— Eh bien !.. viens , conduis-moi près d'elle.

Le jeune inconnu prit par la main la petite mendicante qu'il cacha au vent sous les plis de son manteau , et se dirigea avec elle vers la cabane. Un instant après , ils étaient auprès de l'aveugle.

A l'aspect du tableau de souffrance et de nudité qu'offrit à sa vue cet asile de la misère , le jeune visiteur éprouva un douloureux sentiment de pitié. Il y avait là toute une vie de martyr !.. Le vent sifflait , violent et glacial , à travers les planches mal jointes de la cabane. À l'un des angles était une unique couchette faite de paille ; au-dessus, un Christ grossièrement sculpté, et çà et là éparses , quelques escabelles en

bois. Puis, assise à l'un des coins du foyer, une femme, jeune encore, belle sans doute autrefois, et dont les traits ressortaient réguliers, néanmoins, à travers la maigreur cadavéreuse de son visage, étendait les pieds vers l'âtre, et demandait un dernier rayon de chaleur au dernier tison qui s'éteignait. Au cri rauque et perçant que produisit la porte en s'ouvrant, l'aveugle s'était retournée, comme si elle avait pu voir, mais son cœur de mère avait deviné le pas de Jenny.

— Ma Jenny!..

A cette voix, l'étranger ne put se défendre d'un trouble indéfinissable. Une sueur froide lui passa sur le front...

Et l'enfant s'était élancée sur les genoux de sa mère, et ses deux petits bras s'étaient arrondis autour du cou de l'aveugle.

— Maman, un monsieur!..

— Où donc?... ma Jenny, ici?... Eh ! que vient-il faire dans la cabane d'une pauvre femme.....

— Payer mon tribut à l'humanité, madame, et apporter, s'il m'est permis, quelque soulagement à votre souffrance; deux cœurs malheureux se comprennent si vite.

A ces mots, et comme pour remercier le généreux inconnu, l'aveugle étendit, en tâtonnant autour d'elle, une main blanche et maigre que l'étranger reçut et pressa dans ses mains.

— Merci pour cette enfant, merci à vous, monsieur, qui comprenez la charité!...

Et il y avait tant de douceur et de pureté dans la voix qui prononça ces mots; tant de grâce et de noblesse dans le geste qui les accompagna, que le jeune inconnu se sentit un instant confus de l'expression de pitié empreinte à ses paroles.

— Madame , continua-t-il , — et ne souriez pas ainsi de dérision au titre que je vous donne , non ; j'ai su vous comprendre ; — l'infortune est allée vous chercher bien haut , n'est-ce pas ; vous n'étiez pas née pour souffrir et mendier ?

— Oh ! non , monsieur , répondit l'aveugle en soupirant.

— Vous le voyez... je vous ai devinée. Votre langage vous trahissait trop sous les haillons de la misère. Oh ! non , jamais ces mains si blanches ne se sont hâlées au soleil des champs. Combien vous devez souffrir !... Je voudrais être deux fois riche , bien riche , pour vous rendre tout ce que vous avez perdu.

Deux larmes brillantes comme deux gouttes de rosée sillonnèrent lentement les joues de l'aveugle et tombèrent sur les cheveux blonds de Jenny.

— Ma mère , ne pleure pas...

— Ainsi , madame , oubliant la nature du sentiment qui m'a conduit auprès de vous ; ne voyant en moi qu'un ami dont le cœur vous est dévoué , consentirez-vous à m'apprendre par quel événement fatal un tel revers vous a frappée , encore si jeune. — Et n'imputez pas à un sentiment de vaine curiosité insultant au malheur , la prière que je vous adresse , — non ; mais vous souffrez , et j'ai besoin de souffrir avec vous : souffrir à deux , c'est presque du bonheur. Dites , dites vite , madame , j'ai tant besoin de vous entendre !...

— Oh ! monsieur , combien je vous remercie du sentiment d'intérêt que vous venez de me témoigner , à moi , la pauvre aveugle , la mendiante ! Mais le récit que vous désirez entendre de mes malheurs doit

rester inconnu à ma Jenny ; je ne veux pas que cette enfant puisse compter toutes les larmes que j'ai versées pour elle ; l'avenir qui l'attend lui apprendra assez tôt à souffrir ; et... vous comprenez que je ne puis l'éloigner de moi aujourd'hui , le temps est si froid ! Demain , au jour , elle retournera à la fontaine ; revenez , monsieur , et , si j'en ai la force , vous saurez tout.

— A demain donc , madame , dit l'inconnu en se levant et saisissant les mains de l'aveugle qu'il pressa convulsivement dans les siennes ; à demain.

Puis , prenant dans ses bras la jeune enfant , il la baisa au front ; et après l'avoir remise sur les genoux de la pauvre mère , il s'éloigna en répétant :

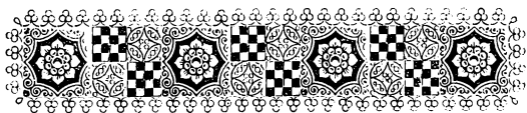
— A Demain !

— A demain !.. pensa long-temps l'aveugle. Oui... , demain... , il reviendra... ,


il l'a dit... Ma Jenny!.. mon enfant!.. Oh!
demain...; va... peut-être demain!..

Et ce mot vibrant d'espoir fit tressaillir
d'une joie indicible le cœur ulcéré de la
jeune mère , dont les lèvres brûlantes s'at-
tachaient frénétiquement aux joues déco-
lorées de son enfant.





V.

XACT au rendez-vous, le jeune étranger frappait, le lendemain matin, à la porte de la cabane. Au son de sa voix, au bruit de ses pas, l'aveugle reconnut son visiteur de la veille ; elle

l'accueillit avec un sourire de remerciement, l'invita du geste à s'asseoir auprès d'elle, et, après un instant de recueillement, commença en ces termes :

— Monsieur, jusqu'à ce jour, le secret de mon infortune est resté enseveli au fond de mon cœur; et, sans doute, je l'eusse emporté dans la tombe, si le hasard ne vous eût conduit en ces lieux. Étrangère à tous, isolée pour toujours du reste des hommes, devais-je leur confier le secret de malheurs qui n'eussent excité en eux qu'un sourire de pitié ou d'indifférence!.. Non, c'eût été deux fois souffrir!... Mais votre présence ici, que je regarde comme un présent du ciel, me donnera le courage de vous ouvrir mon âme; vous pourrez y lire ma faute et mon châtement; ma faute!.. hélas! si je fus coupable... J'attends des hommes un dernier jugement; vous le prononcerez.

— Vous êtes toujours là , monsieur ?..

— Oui , madame , parlez , parlez.

L'aveugle avait étendu la main , en cherchant autour d'elle , comme pour s'assurer de la présence de son auditeur.

— Mais , comme votre main tremble !..

— L'émotion... la vue de tant de souffrances... ; continuez... ; madame.

L'aveugle reprit :

— Mariée fort jeune à un vieillard que je n'avais fait qu'entrevoir dans la société et dont les habitudes et le caractère m'étaient entièrement inconnus , je ne tardai pas à comprendre toute la différence de nos humeurs , et l'avenir réservé à cette union. Cette prévision m'effraya ; et pour en conjurer les funestes effets , je redoublai auprès de lui de soins et de tendresse. Chaque minute de mon existence était un acte de dévouement ; un mot de lui ,

l'expression d'un désir , étaient à mes yeux un ordre suprême , et il devait en être ainsi : je lui devais l'opulence. Hélas ! mes efforts furent vains. Un mois , à peine , après notre union , je reçus l'ordre de me préparer à partir pour le château où nous devions passer l'été , et il ne me fut même pas permis de donner un baiser d'adieu à mes compagnes d'enfance. Dès ce jour , commença pour moi toute une vie d'isolement et de tyrannie. La porte de l'hôtel fut interdite à la société qui se réunissait chaque soir dans nos salons ; et , du sein des fêtes et des plaisirs au milieu desquels j'avais vécu depuis mon entrée dans le monde , je tombai tout-à-coup dans la solitude la plus affreuse ; si , parfois , quelques amis venaient nous visiter , le comte ne prenait même pas la peine de dissimuler la contrariété qu'il en éprouvait ;

aussi rebutés par l'accueil qu'ils recevaient au château, ils nous abandonnèrent. J'étais seule, toujours seule ; et c'est à peine si, pendant tout le cours d'une journée, et en compensation de l'existence qu'il m'imposait, il daignait jeter les yeux sur moi ou m'adresser une parole. Mes actes les plus simples, mes démarches les plus ouvertes recevaient de lui une interprétation injurieuse. Le spectre hideux de la jalousie s'était dressé entre lui et moi. Alors je compris toute l'étendue de mon malheur. Désormais seule, abandonnée — ma mère était morte en me donnant le jour, et le ciel venait de m'enlever mon père, ma dernière espérance, — abandonnée à la merci de lord Birgham...

— Lord Birgham !.. s'écria l'inconnu, haletant, l'œil hagard.

— Oui, monsieur, lord Birgham...

comte de Wertsmer , mon mari.... vous l'avez connu ?..

— De nom... seulement... , madame. C'était... , je crois... , l'un des membres les plus influents du parlement anglais.

— Ah ! ce n'est pas lui ! soupira l'a-veugle.

— Continuez , madame.

— A cette époque , un jeune Français se rendit acquéreur d'un château voisin du nôtre , mais inhabité jusqu'à ce jour , et s'y fixa. Les lois du voisinage voulaient qu'il nous fit une visite d'installation ; il se présenta au château ; et mon mari , fatigué , sans doute , de la vie monotone qu'il menait , dérogea en sa faveur à ses projets de retraite ; une vive sympathie sembla bientôt régner entre eux. Mais elle devait être de courte durée. Un soir , plus triste , plus abattue que les jours précédents ,

j'entre au salon ; la souffrance répandue sur mes traits frappe les regards de notre jeune ami qui , comprenant ma douleur, ne peut se défendre , en présence de lord Birgham, d'un mouvement de pitié affectueuse. L'œil perçant et soupçonneux du comte a saisi ce mouvement; et dès le lendemain, la grille du château est fermée au jeune étranger. — Permettez-moi , ici , monsieur , de passer sous silence quelques circonstances dont le souvenir seul m'arrache encore des larmes , car elles se rattachent à une personne qui me fut bien chère ; c'était un bon ange que le ciel m'avait envoyé pour partager mes douleurs , pour essuyer mes larmes , et son dévouement lui a sans doute coûté la vie. — Enfin , quelques jours après, un matin , je me rappelle , lord Birgham me fit appeler au salon... puis , je ne sais plus...., je ne vis rien..., je n'entendis

rien...; et quand mes yeux se r'ouvrirent, j'étais enfermée dans un cachot noir.. Une sœur du couvent des Annonciades était debout, à mes côtés.., oh! mais de grâce, épargnez-moi ces détails.

Et l'aveugle, suffoquée par les sanglots, ne pouvait plus articuler un son. Une agitation nerveuse faisait claquer ses dents... elle s'arrêta, et remise un peu, elle continua :

— Ma santé, ébranlée déjà par les secousses violentes imprimées à mon âme, s'affaiblissait de jour en jour. Elle reçut une nouvelle atteinte par l'apparition des premiers symptômes qui promettent à une jeune femme le nom de mère. Cette circonstance ranima mon courage. Si lord Birgham, pensais-je, a été sourd aux prières et aux larmes de la mère, la voix de son enfant arrivera peut-être à son cœur.

Je lui fis part de cet événement qu'il avait appelé de tous ses vœux. Eh bien ! il m'insulta jusques dans mes sentiments de mère ; il me fit répondre que l'arrêt qui avait frappé la mère devait retomber sur la tête de l'enfant , héritier naturel des malheurs de celle à laquelle il allait devoir le jour. Enfin , je devins mère ; et encore étendue sur mon lit de souffrances , un homme se présente , m'annonce la mort de lord Birgham, et ordonne, d'après les dernières volontés de mon mari exprimées à son lit de mort , mon expulsion du couvent. Trop faible encore pour m'exposer aux fatigues d'une existence aventureuse , je demandais quelques jours de repos ; cet homme fut inflexible , et le lendemain , on me jeta à la porte du couvent, avec mon enfant dans les bras. La misère conseille tout... j'avais faim , et si , pendant cette année de capti-

vérité, les souffrances et la douleur n'eussent altéré mes traits à me rendre méconnaissable, on eût pu voir, ce jour-là, lady Jane, la femme de lord Birgham, la fille d'un gentilhomme du parlement, mendier un morceau de pain dans les rues de Londres!... J'errai jour et nuit, à moitié nue, mourante de faim, ne sachant où reposer ma tête, méconnue, repoussée de ceux-là même qui avaient usurpé mes droits; je ne savais que devenir. Je me rappelai cependant qu'une de mes tantes était passée en France, et habitait Paris. Ce dernier espoir roidit mon âme au malheur; je fis vœu, aux pieds des autels, de ne déposer mon bâton de pèlerinage qu'après avoir trouvé un protecteur à ma Jenny; et, mettant de côté, chaque soir, quelques épargnes du produit de mes aumônes de la journée, j'e parvins, enfin, après mille privations,

à réaliser la somme exigée pour mon passage. Je m'embarquai et arrivai à Paris. Là, après de longues et infructueuses recherches, j'appris que lady Grandville venait de partir pour l'Italie. Alors, je continuai ma route, et, m'abandonnant au hasard, me dirigeai vers ces lieux : quand j'arrivai dans ce village, il y avait deux jours que j'endurais les horreurs de la faim, mon enfant rendait le dernier soupir ; et toutes deux, nous tombâmes mourantes d'inanition au milieu de la route. Quelques bons villageois nous rappelèrent à la vie ; et l'un d'eux, me prenant en pitié, sans doute, m'attacha à son service. J'entrai chez lui avec joie, c'était une fortune : désormais mon enfant aurait du pain. A cette pensée consolante, mon courage se ranima. Le jour, je travaillais avec ardeur aux champs ; le soir, je faisais, à la veillée, pour les jeunes

filles du village , quelques ouvrages à l'aiguille dont le produit rendait, chaque jour, ma position plus supportable. J'étais presque heureuse. Jenny grandissait sous mes yeux , et ses caresses me payaient des fatigues de mon labeur. Hélas ! c'était trop de bonheur pour moi , frappée du sceau de la réprobation. Une autre épreuve m'attendait encore. Bientôt ma vue s'affaiblit , les travaux de la veillée avaient fatigué mes yeux ; et un jour , mes paupières se fermèrent pour ne se r'ouvrir jamais.

— Oh ! alors , le désespoir s'empara de moi ; la misère , avec son hideux cortège , s'offrit à ma pensée, ma tête s'égara, je crus devenir folle. La vue de tant de malheurs excita la pitié des gens du village ; plusieurs d'entre eux se réunirent et firent construire , à frais communs, la cabane qui m'abrite. Depuis lors , je vis des aumônes

que la charité publique verse dans ma main. Chaque jour, avant l'aube, je vais m'asseoir sur les degrés de la fontaine voisine ; et, là, oubliant qui je fus, et ne me souvenant que de mon nom de mère, j'implore pour ma Jenny la pitié des passants.

— Tel est, monsieur, le récit de ma vie. Prononcez... voilà mon crime... voici mon châtement.

Et l'aveugle avait à peine cessé de parler, que le jeune inconnu, pâle, défait, éperdu, la pressait dans ses bras.

— Oh ! merci !.. merci ! madame, déjà je souffre moins !... Mais complétez votre récit ; ce jeune Français... , cause de vos malheurs... , son nom... son nom... , vous l'avez oublié ?...

— Oh ! non... ; mais de grâce, épargnez-le à mes lèvres... Ce souvenir seul

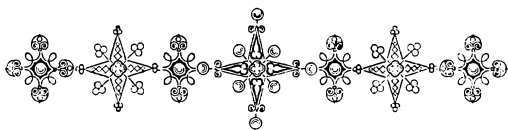
me coûte tant de larmes!.. Et puis, je ne dois plus le revoir; lord Birgham avait juré sa mort, et, sans doute, il n'est plus!...

— Peut-être.., espérez encore, milady; peut-être a-t-il échappé à la vengeance de lord Birgham; et si le hasard le jetait sur vos pas.., comme moi.., si vous pressant dans ses bras, comme je vous presse dans les miens, il vous criait: — Jane, pardonne-moi; je fus coupable envers toi; je fus la cause de tes malheurs, mais tu connais toute la pureté, toute la sincérité de mon amour; et depuis six ans, ton image s'est attachée partout à mes pas; ton nom n'a pas quitté un instant mes lèvres. Je te revois enfin! Malheureuse par moi, je te rends au bonheur; pardonne-moi! Jane, pardonne-moi, Alfred te le demande à genoux.

Et Alfred de Valtange — car c'était lui — était tombé aux genoux de Jane , et couvrait ses mains de baisers.

— Vous ! Alfred !.. , là... , près de moi... , dans vos bras... Cette voix... ; mon cœur ne m'avait donc pas trompée. Alfred!! . Jenny !! . Oh ! merci , mon Dieu !! Que ne puis-je voir mon bonheur !!..





VI.

HUIT jours après la scène que nous avons retracée, un mouvement inaccoutumé régnait dans la principale rue de M....; neuf heures du soir venaient de sonner. De nombreux équipages armoriés

se croisaient en tous sens et la foule grossissait , curieuse , sous les fenêtres de l'hôtel de Valtange , d'où s'échappaient des flots de lumière et d'harmonie. Déjà les ombres des danseurs se projetaient , tournoyantes et rapides , sur les rideaux de soie de la salle. Une musique entraînant conviait à la danse , et l'enivrement et la joie étaient à leur comble. Tout-à-coup , une élégante voiture , lancée au galop , fend la foule et pénètre dans la cour de l'hôtel.

Un instant après , une femme , couverte de haillons et conduite par une petite fille , paraît sur le seuil de la salle de bal. Tous les yeux se fixent sur elle avec étonnement ; les rires et la musique cessent tout-à-coup , et à la bruyante gaité de la danse succède un calme inquiet. Mais , on a reconnu l'aveugle , et soudain de sourdes rumeurs éclatent de toutes parts ,

l'indignation la plus vive est peinte sur tous les visages.

Un jeune homme s'est élancé du milieu de la foule ; il promène sur elle un regard plein d'assurance et de dignité ; un sourire de dédain crispe ses lèvres. Il a saisi l'aveugle dans ses bras, et d'un geste noble et impérieux commandant le silence :

— Je vous comprends, messieurs et nobles dames, s'écrie-t-il, oh ! n'est-ce pas, c'est un hideux contraste, que les haillons de la misère avec le luxe éclatant de vos parures ; que ces deux visages étiolés et souffrants, hâlés par la misère, avec vos visages frais et colorés, animés par la danse et la joie !!.. Eh bien ! cette femme qui vous a tendu la main sur les degrés de la *Fontaine de l'Aveugle* ; à qui, plus d'une fois, vous avez jeté avec dédain quelques aumônes ; dont la présence en ces lieux excite

votre indignation ; cette femme est de sang noble. Saluez lady Jane , autrefois comtesse de Wertsmer, aujourd'hui comtesse de Valtange !...

— Alfred!!.. moi!.. comtesse de Valtange!!.. Oh! c'est un rêve!...

— Jane , je vous l'ai dit : malheureuse par moi , je vous rends au bonheur... Me pardonnez-vous?...

— Oh! Alfred!!.. Alfred!!...

Et ils se pressent dans les bras l'un de l'autre , ivres de délire et de bonheur, pendant que la foule des invités s'écoule , stupéfaite et silencieuse.





La *Fontaine de l'Aveugle* existe encore , et est chez le peuple l'objet d'un culte sacré. Chaque année, au 15 novembre , anniversaire de l'événement que nous venons de raconter , vous verriez , au milieu de la foule qui s'y rend en pèlerinage, un brillant équipage aux armoiries du comte de Valtange s'arrêter ; et lady Jane , que l'art est parvenu à guérir de sa cécité , en descendre , et prier sur les degrés de la fontaine qui a conservé son nom.

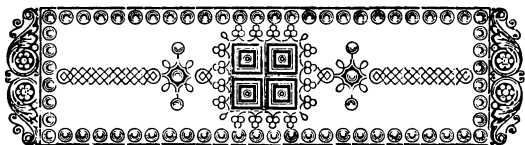


L'ORPHELINE.

(Fragment.)

La mort est un riant mystère ,
Un prélude délicieux ;
Laisse descendre à ma prière
Son parfum qui clora mes yeux.

Edouard TURQUETY.



MARIE... , Marie... , écoute... l'an-
gélus !! A genoux, mon enfant,
disons encore une fois ensemble la prière
du soir ; demain , peut-être , tu prieras
seule... Je souffre bien aujourd'hui!...

Et la jeune fille se laissa tomber à genoux au chevet du lit de sa mère , les mains jointes , les yeux levés au ciel.

— Mon Dieu ! veille sur elle !.. murmurait la vieille.

— Mon Dieu ! sauve ses jours !.. priait la jeune fille.

Puis , après quelques instants d'un religieux silence , la vieille femme sortit avec effort de sa couche une main maigre et ridée qu'elle étendit vers son enfant. Marie la saisit avec amour , la tint pressée longtemps sur son cœur et la porta à ses lèvres... Elle fit un mouvement d'effroi...

— Vous avez froid , ma mère !...

— Oui , Marie , bien froid !... ce soir .. mon... front est... glacé... ; pourtant... la poitrine me brûle... , là... , là... Mais , va reposer... , Marie... , mon ange... , va... Il ne faut... pas... que... tu meures...

toi..., mon enfant...; va , adieu.... , à...
demain...

— Oh! oui, ma bonne mère, adieu; à
demain.

Et Marie; comme par instinct filial,
embrassa sa mère plus tendrement encore
ce soir-là...

La nuit était close, tout était calme à
l'entour : on n'entendait plus que le siffle-
ment du vent ou la chute des feuilles déjà
desséchées par le soleil d'automne. Il ré-
gnait un silence de mort. Marie se jeta toute
tremblante sur sa couche virginale ; mais
bientôt le râle de l'agonie, précurseur de la
mort, se fit entendre, et quelques murmures
étouffés sortirent de la poitrine de la mou-
rante, comme un dernier adieu à la vie.
La pauvre enfant, effrayée, s'élança, éper-
due, au pied du lit de sa mère, qui l'ap-
pelait d'une voix éteinte.

— Ma mère!.. ma mère!..

— Marie!... mon enfant... , là.. , là.. , près de moi... J'ai froid... ; viens... , rapproche-toi... encore... , réchauffe-moi... , là... , plus près... , bien... ; presse-moi sur ton cœur, que je reprenne un peu de chaleur sous le feu de tes baisers... , donne moi un peu de ta vie... , de ton souffle brûlant... ; viens... , ne m'abandonne pas.. , non... , non... , là!..

Et la vieille femme étreignait convulsivement dans ses bras longs et décharnés la taille souple et flexible de la jeune fille.

— Là-bas , vois-tu , râla encore la mourante en délire , vois-tu l'ombre de ton père qui m'appelle à lui ?.. Oh ! adieu ! adieu !.

Et le cadavre se dressait , enveloppé dans son linceul.

— Ma mère!... ma mère!... oh ! ne meurs pas!...

Et la morte retomba froide sur sa couche. Oh ! alors , Marie eut peur... , bien peur... ; un frémissement indicible parcourut tout son corps , lorsqu'elle se vit seule , face à face avec ce cadavre... La terreur glaça ses sens ; elle s'élança presque folle à travers champs en criant : morte !.. morte !.. Un instant après , elle pénétrait dans l'enceinte du cimetière du village , et tombait , toute haletante , éperdue , mourante , sur la pierre d'une tombe fraîchement creusée ; ses deux bras entrelacèrent la croix qui l'ornait , et ses yeux égarés se levèrent pleins de larmes à l'azur étoilé du ciel.

— Là , mon Dieu !.. sous cette terre que je foule , repose celui qui fut , après ceux à qui je dois le jour , mon seul espoir dans ce monde. George , mon fiancé , n'est plus !.. Ta volonté divine l'a rappelé à toi ;

et je n'ai pas murmuré : mes larmes furent mes seules plaintes. Oh ! pardonne-lui , mon Dieu !.. car son âme s'envola vers toi , vierge de tout blasphème. A son lit de mort , il accusa de rigueur tes décrets suprêmes ; mais tu le sais , ô mon Dieu ! la raison l'avait abandonné ; puis , il était si jeune , si plein d'amour , si riche d'espérance et d'avenir ; il quittait la vie si belle , si large devant lui !.. Oh ! accorde à sa fiancée le pardon qu'il n'a pu implorer avant de mourir ; et si , pour te fléchir, il te faut , ô mon Dieu ! un sacrifice expiatoire , eh bien ! verse sur moi le reste de la coupe amère , laisse-m'en boire jusqu'à la lie ; prends ma vie , mais sauve son âme !...

Marie interrompit un instant sa prière ; les sanglots étouffaient sa voix , puis elle continua :

— Et prendras-tu pitié de moi , mon

Dieu ! Il me restait encore un cœur qui m'aimât sur terre , et je le pleure aujourd'hui. Ma mère , ma pauvre mère , est assise maintenant à ta droite , au banquet des élus ; et moi , seule , toute seule au monde... , personne pour essuyer mes larmes ou pleurer avec moi !.. Non , je me trompe... , je ne resterai pas seule , je dois mourir aussi , moi , car tu n'as pas fait la femme assez forte pour tant de souffrances. N'est-ce pas , mon Dieu ! tu as voulu , dans ta pitié , que la douleur pût enfin briser son âme ? Ai-je assez souffert , moi ? ai-je droit , enfin , à ta pitié ! Tu le vois , agenouillée au pied de cette croix , je ne puis me relever , affaissée , écrasée , broyée sous le poids de la vie. Pitié ! pitié ! mon Dieu ! pitié !...

— Oh !... oui... , exauce , exauce ma prière. Je sens déjà ta main se reposer

doucement sur ma poitrine, en comprimer les battements agités; ton doigt se placer sur ma bouche, tiédir mon haleine brûlante; oui..., ma respiration faiblit..., mon sein se soulève déjà moins vite..., mes tempes se refroidissent..., ma tête s'égaré..., ma vue se trouble..., ma vie s'éteint... Oh! merci! merci! mon Dieu!.. achève ton œuvre... Là-haut, là-haut.., ma mère..., George..., je les vois, là..., là. .; ils m'appellent. . Oh! donne-moi des ailes d'ange, que j'embrasse ma mère..., mon fiancé!..

Et la pauvre enfant levait ses bras au ciel et semblait prendre son essor.

Tout-à-coup, le ciel devint sombre, l'éclair sillonna la nue, la foudre gronda dans l'immensité. Marie reconnut la voix de Dieu; un sourire angélique effleura son visage; et elle retomba... Sa tête se pencha

sur son sein , comme le lys mourant sur sa tige au vent de l'orage ; et ses lèvres , déjà froides , ne purent que prononcer tout bas : merci ! ô mon Dieu ! merci !..

Le lendemain , deux fosses se refermaient dans le cimetièrre du village ; deux croix de bois s'élevaient sur le sommet du tertre.

Sur l'une on lisait :

PRIEZ POUR LA MÈRE !!!

Sur l'autre :

PRIEZ POUR LA FILLE !!!



LE FAVORI DE COUR.

(Mœurs Espagnoles.)



Tout reposait à la Cour de Madrid ;
le pas lent et cadencé des senti-
nelles se faisait seul entendre ; c'était vers
le milieu de la nuit. Une femme , à la
démarche discrète et réfléchie , enveloppée

d'un ample manteau de fourrures , le visage caché sous un masque de velours noir , se glissait , à la faible clarté d'une lampe suspendue à la voûte , à travers les longues et sonores galeries du palais. Tout-à-coup , elle s'arrêta , souleva une tenture recouvrant un des piliers , et à la pression légère de sa main , une porte secrète s'ouvrit devant elle ; elle entra. Un instant après , cette femme , démasquée et nonchalemment assise sur les coussins à frange d'or d'un lit de repos , décoré des armes royales , caressait gracieusement de la main la chevelure blonde et soyeuse d'un jeune page assis sur un tabouret de pied. Bientôt sa main , comme fatiguée de ce jeu incessant , retomba pendante à ses côtés ; son front se plissa , et son regard s'attacha , plein d'une expression sombre et défiante , sur le jeune Espagnol. Il y eut

un moment de silence solennel. Antonia l'interrompt avec explosion.

— M'aimes-tu, don Fernand, demanda-t-elle ?

— Si je vous aime ! Antonia , répondit don Fernand, en se levant, blessé d'un tel doute , et vous me le demandez!... Ah! Senora , je vous croyais femme et plus habile à deviner. Si je vous aime! moi , qui me traînerais à deux genoux sur votre passage pour frôler le bas de votre robe ; qui vous demanderais à mains jointes un baiser sur vos blanches épaules de Madone! Vous le rêve de ma vie , ma foi , ma croyance! Ah! ne redites pas , Antonia , ce serait une insulte à mon amour ! .

Et un sourire amer crispa les traits du jeune page.

— Bien , don Fernand , j'aime à te voir ainsi lorsqu'un noble courroux t'enflamme.

Que tu es beau avec tes prunelles flamboyantes d'amour, avec ton regard étincelant de passion ! Bien ! Mais pardonne-moi cette nouvelle épreuve, mon Fernand, ce n'était pas un doute, je connaissais ton cœur, j'étais heureuse et fière de ton amour ; et pourtant, je ne sais, quelque chose semblait me manquer : j'avais besoin d'entendre une fois encore cet aveu tomber de tes lèvres. C'est que tu ne sais pas, mon Fernand, tout ce que ce mot a de magie !... Tu m'aimes !... C'est un triomphe de femme que tu me donnes là !.. vois-tu ? A moi, tout ton amour, toutes tes pensées ; à moi tout ton bonheur, qui sera mon ouvrage ; à moi mon beau Fernand !..

— Et tu n'aimes que moi, ajouta sourdement Antonia, en épiaut du regard l'impression qu'allait trahir le visage de

don Fernand?.. Prends garde... , je suis Espagnole et femme... ; réponds...

— Vous seule au monde.

— Et jamais une autre?

— Jamais!

— Tu dis vrai?

— Je le jure!

— Serment de cour, murmura tout bas Antonia.

— Bien , continua-t-elle en tendant la main au jeune page. Je te crois , tu ne saurais mentir. Jamais des lèvres qui ont pâli sous le mensonge n'ont donné des baisers si pleins de feu. Et puis , vois-tu , mon Fernand , j'ai besoin de te croire , un doute pareil serait un supplice insupportable ; car il nous faut , à nous autres femmes , un cœur libre d'entraves ; il nous le faut sans partage.

— Oh ! oui ! à vous ! à vous seule ; mais ,

Senora, pourquoi vous livrer à de telles alarmes ! Vous savez bien que je vous aime, que je n'aime que vous ; vous êtes si grande, si noble ! Mon amour serait un devoir, si ce n'était du bonheur. Oh ! je ne l'oublierai jamais.... Quand j'arrivai à la Cour, jeune et sans expérience, abandonné au milieu de ce groupe de femmes insolentes et coquettes, fatigué de toutes ces orgies royales, de toutes ces insomnies brûlantes, j'avais besoin d'une âme qui sût me comprendre et remplir le vide effrayant qu'il y avait alors dans ma vie. Je cherchai d'abord en vain. Un jour pourtant, ma vue se reposa doucement sur vous, je vous vis, et de ce moment, je sentis naître en mon cœur un sentiment jusqu'alors inconnu. Je compris que je vous aimais, Antonia ; mais vous étiez si belle, si haut placée, si disputée des grands du

palais , que je n'osais , moi , valet en livrée , orphelin sans nom , soldat de naissance ignorée , lever les yeux jusqu'à vous ou murmurer tout bas un mot d'amour. Oh ! vous dirais-je , Antonia , combien je fus malheureux alors ! Condamné au silence , lorsqu'à chaque instant du jour , mon service à la Cour me jetait sur votre passage ; le cœur brûlé d'un amour naissant et mes lèvres paralysées à la pensée d'un aveu ! Oh ! je souffris bien ! ma muette douleur me fit comprendre de vous , sans doute ; car un jour , jour d'ivresse et de bonheur ! je surpris un sourire effleurant vos jolies lèvres , et ce sourire était à moi. Oh ! alors , enhardi , j'osai me tourner vers vous , mais humble et suppliant , vous demandant un regard , un second sourire ; et vous , si bonne , si généreuse , vous m'avez tendu la main ; votre regard m'a semblé dire :

« pauvre enfant abandonné , tu n'as pas » de mère , viens à moi » , et je suis venu. Après tout cela , dites , Antonia , puis-je ne pas vous aimer?...

— Mais vous?... car il m'est permis de douter , à moi ; il y a si loin du pauvre page de Cour don Fernand , à la noble comtesse d'Almora !..

— Il est à moi , pensa la comtesse.

— Et cet aveu que tu me demandes , don Fernand , que ferais-tu pour l'obtenir ?

— Tout... ; parlez.

— Alors , dis-moi , si la femme que tu aimes avait été outragée en présence de ses valets ; si elle était devenue l'objet des poursuites d'un autre ; si ses jours étaient en danger , si son nom avait été flétri , déshonoré !...

— Je la vengerais !...

— Mais , si pour accomplir cette vengeance il fallait affronter la mort ?

— Je l'affronterais.

— Eh bien ! jure-moi donc , sur cet Évangile ouvert , de me venger , car mon nom a été flétri.

— Je le jure !

Puis avec une moue charmante : —
Peut-être alors croirez-vous à mon amour.

— Ah ! ah ! ceci ressemble à un reproche , et je devrais me fâcher. Mais non , tenez , je n'en ai pas la force. Écoutez-moi donc.

Et comme pour captiver davantage l'attention du jeune page , et assurer le succès de ses projets , Antonia lui donna un baiser au front.

— Ah ! vous m'aimez donc ?

Antonia ne répondit pas.

— Il y a huit jours , reprit-elle , la lune

éclairait ; je rentrais à minuit du bal de la marquise de Castella ; à peine la voiture , lancée au galop des chevaux , franchissait-elle la grille de l'hôtel , qu'un homme couvert de haillons , et d'un aspect repoussant — quelque mendiant sans doute — se jette à la tête des chevaux dont il saisit les rênes , arrête mon équipage , s'avance à la portière et étend jusqu'à moi une main longue et desséchée. Je crus que cet homme demandait l'aumône ; effrayée de son regard menaçant , je lui jetai une pièce d'or que j'entendis tomber sur le pavé. « Ce n'est pas de l'or qu'il me faut , » comtesse d'Almora , me cria-t-il avec un » accent terrible. » Je ne pus en entendre davantage ; la terreur avait glacé mes sens , je poussai un cri d'épouvante et tombai évanouie sur les coussins de ma voiture. Les soins empressés qu'on me prodigua , à

mon arrivée au palais , me retirèrent bientôt de mon évanouissement ; et j'appris que cet homme , arrêté par l'un de mes gens , avait été trouvé armé d'un poignard. Cependant, et malgré le désir d'éclaircir cet affreux mystère , un sentiment de pitié plaida en faveur de ce misérable ; je le fis rendre à la liberté. Accablée de fatigue , encore sous l'impression de cette fâcheuse rencontre , je voulus prendre quelque repos ; mais j'appelai en vain le sommeil sur mes yeux. Le souvenir de cet homme, la singularité de son langage , le motif qui avait armé son bras , tout cela se heurtait sans cesse dans mon esprit affecté ; mille pensées chimériques se croisaient dans mon cerveau malade ; j'étouffais sous mon costume de bal ; la nuit était fraîche ; j'ouvris mes fenêtres , espérant trouver dans la majesté d'une belle nuit d'hiver quelque

distracted à ce fol effroi , lorsque promenant ma vue au hasard , je vis encore cet homme , enveloppé de son manteau et adossé à la grille extérieure du palais. Quelque chose ; en effet , je crois , brillait à sa ceinture. Immobile de stupeur ; je me sentis défaillir. Mais rappelant à moi tout mon courage , je continuai de l'observer. Il semblait réfléchir. Soudain il releva la tête , et porta ses regards vers moi ; il me reconnut , sans doute , car je le vis sourire , mais d'un sourire de joie féroce : « Com-
 » tessé d'Almora , cria-t-il , quand je t'ai
 » demandé un baiser sur ta main blanche
 » et parfumée , tu m'as jeté au visage une
 » pièce d'or , comme on jette un os à un
 » chien ; le chien le ronge parce qu'il a faim.
 » Quand j'ai faim , moi , je tends la main à
 » l'homme du peuple , je reçois sans rougir
 » son aumône , et je ne veux pas de la

» charité de Cour. Un jour tu viendras de
 » toi-même mendier un baiser sur ta main
 » blanche et parfumée. Au revoir, belle
 » comtesse d'Almora. » Et il disparut à
 mes yeux.

— L'insolent, murmura don Fernand ;
 mais, dites, Antonia, vous m'aimez ?

— J'allais donner l'éveil aux gardes, in-
 terrompit la comtesse, mais je balançai....
 quelque mendiant sans doute qu'égarait la
 faim.... Et puis devais-je m'alarmer ! ne
 vous avais-je pas là près de moi, mon beau
 Fernand, pour me protéger et me défendre
 contre les tentatives de ce misérable...
 Eh bien ! pourtant vous l'avouerais-je, de-
 puis ce jour, une préoccupation continuelle
 absorbe mes esprits ; je ne sais... mais il
 me semble que l'existence de cet homme
 doit influencer sur le bonheur de la mienne ;
 qu'il y a en lui une force attractive qui

me subjugue, m'atterre et m'enchaîne malgré toute la puissance de ma volonté, et plus je veux chasser ces folles idées qui m'assiègent, enfantées par je ne sais quel pressentiment funeste, plus elles prennent en moi de force et de consistance. La nuit, le jour, au milieu des fêtes et des plaisirs, partout cet homme; je ne vois, je n'entends que lui; son image me poursuit, m'obsède sans cesse; l'isolement me fait peur, le plus léger bruit m'épouvante, et sa voix menaçante me bourdonne toujours à l'oreille comme un cri d'alarme. Oh! non, je ne saurais vivre plus long-temps au milieu de telles inquiétudes. J'ai votre serment, don Fernand, et si vous m'aimez, délivrez-moi de cet homme.

— Sur Dieu! demain avant le coucher du soleil, il sera à vos pieds, chargé de chaînes, et vous criant merci!..

— Oh! non, interrompît vivement Antonia, non, je ne dois point revoir cet homme en face, jamais... sa vue me ferait mal.

— Alors, que dois-je faire, Senora?

— Vous ne m'avez pas comprise, don Fernand?

Le jeune page pâlit.

— C'est un crime que vous me demandez...

— **Enfant!** un crime!.. non, en aurais-je la force! moi, exposer les jours de mon Fernand, oh! vous ne le croyez pas. Mais, écoutez-moi : l'existence de cet homme empoisonne tous les instants de ma vie. Malgré tout le bonheur que me donne votre amour, malgré toute la force d'âme que j'y puise, une secrète terreur me poursuit sans cesse; et se dévouer pour assurer le repos de la femme que l'on aime, je vous

le demande, Fernand, est-ce un crime?..

— Est-ce donc à ce prix, que je dois acheter votre amour, Senora? Ah! sans doute je vous ai mal comprise, j'ai mal entendu.. Car cela n'est pas possible, vous ne pouvez vouloir la mort de cet homme; est-il coupable envers vous? vous l'avez dit, il était fou, la misère l'égarait; et vous même, Senora, lorsque d'un mot, vous pouviez le faire tomber sous le plomb des sentinelles et éclaircir, à ses derniers moments, le mystère dont il cherchait à s'environner, eh bien! vous l'avez laissé fuir, vous avez pardonné à sa démence. Oh! de grâce, épargnez-le; vous ne pouvez sacrifier à de vagues inquiétudes, à des alarmes peut-être imaginaires, la vie d'un homme dont la société vous demanderait compte un jour; non, je ne puis y croire, cela serait affreux, comtesse.

— Vous m'avez menti, don Fernand, vous ne m'aimez pas!..

— Oh! je vous aime, quelle preuve voulez-vous de mon amour?

— Eh! je vous l'ai dit, il me faut la vie de cet homme.

— Encore!... toujours cet homme!... oh! mais, cela est un crime épouvantable et l'œuvre seule d'un bourreau. Moi, si jeune; dont le bras, vierge de toute souillure, tremble sous le poids d'un stylet, frapper cet homme; je n'en aurais jamais la force, Antonia! Et puis, quel est son crime?... Vous avoir tendu la main, avoir imploré votre pitié, à vous si généreuse! Alors, frappez-moi, je suis plus coupable, plus téméraire que lui, moi qui vous demande votre amour. Oh! je vous en supplie à genoux, comtesse, pour le repos de ma vie, pour le bonheur de la vôtre, dé-

gagez-moi d'un serment dont l'accomplissement me rendrait affreux à vos yeux; révoquez l'arrêt dont vous venez de frapper cet homme, car vous ne pourriez plus m'aimer ensuite. Ces mains qui pressent maintenant les vôtres avec tant d'amour, vous ne pourriez plus les sentir se reposer sur vous, encore froides et humides du sang de cet homme; ces cheveux que vous caressiez il n'y a qu'un instant, rougiraient vos mains si blanches, si jolies.... Vous auriez horreur de moi, Senora, comme on a horreur du bourreau.

— Ainsi, vous hésitez, don Fernand, reprit froidement Antonia; vous tremblez devant un mot; et quand il ne faudrait qu'une étincelle de courage pour assurer le bonheur de tous mes instants, vous reculez.... Je vous croyais de race plus noble, beau gentilhomme de boudoir, dont l'épée

n'a jamais servi qu'à couper les jarretières. Quand je vous dis qu'il me faut à moi la vie de cet homme; que j'étouffe sous l'air empoisonné qu'il respire ; que depuis huit jours, ma vie n'est qu'un tissu d'alarmes ; eh!... mais, ne voyez-vous pas que cet homme médite contre moi quelque projet de vengeance. Les injures qu'il vomit à chaque instant sur mon passage, les libelles, les épigrammes qu'il répand à la cour, le scandale dont il cherche à m'environner ici... enfin vous voyez bien qu'il me faut la vie de cet homme.

Il y eut un instant de silence.

— Mais je n'insisterai pas, l'amour obéit aveuglément, et vous ne m'aimez pas. Je sors. Oubliez cette entrevue, qui sera la dernière, je vous le jure. Je saurai trouver une âme moins pusillanime et plus digne de mon amour. Et prenez-y garde,

jeune page , vous m'avez volé mon secret ; je vous en préviens , je n'aime pas à me retrouver deux fois face à face avec mes confidants.

Et lançant à don Fernand un regard menaçant , la comtesse remplaça son masque et sortit.

Le jeune page , anéanti sous le feu de ce regard , que son expérience de la Cour lui fit trop bien comprendre , sentit un frisson convulsif parcourir tout son corps ; une sueur froide ruissela de ses joues ; ses jambes se dérochèrent sous lui , et il tomba lourdement sur son lit de repos. Un instant , il parut rêver. Puis , tout-à-coup , ses deux mains brûlantes écartèrent , par un geste empreint d'égarement , les boucles en désordre de sa longue chevelure qui voilait son front ; ses yeux hagards se portèrent avec effroi autour de lui et vinrent s'arrê-

ter , pleins d'une pénible expression , à la place où Antonia s'était assise.

— Là!... là!... mon Dieu!... tout-à-l'heure!... cette femme!... Oh! cette femme!... Ciel et enfer!... œuvre de Dieu et de Satan!... Cette femme si belle , avec son âme si noire ; si grande , avec ses paroles de mort sur les lèvres!... Cette femme qui venait me vendre son amour mesuré par gouttes de sang ; qui croyait faire de moi , enfant sans volonté et tremblant à ses genoux , l'instrument d'une vengeance abominable. Oh! merci , mon Dieu , d'avoir déchiré le bandeau fatal qui couvrait ma vue! Pourtant, j'aurais dû comprendre tout le mensonge de ses baisers. Elle , la fière , la dédaigneuse comtesse d'Almora , ramper aux pieds d'un pauvre page de Cour ; ne pas craindre de décolorer ses lèvres fardées sur les joues

d'un soldat sans nom. Oh ! pour prier ainsi , il fallait avoir un crime à demander , et j'aurais dû deviner le prix attaché à ses caresses.

Enfin le jour allait paraître. Don Fernand dont l'âme , fortement trempée , s'ouvrait difficilement à un sentiment de frayeur , paraissait néanmoins livré à une préoccupation accablante. Aussi , sans songer à réparer le désordre qu'une nuit d'agitation et d'insomnie avait apporté à sa toilette ordinairement si recherchée , il descendit à la salle des pages de service. Plusieurs d'entre eux s'y trouvaient déjà réunis en cercle , au milieu des débris de l'orgie de la veille et d'un nuage épais de fumée que chacun aspirait à l'envi de son cigarito , en commentant malicieusement les aventures galantes de la cour.

— Don Julio , demandait l'un des jeunes

seigneurs , vous étiez de garde la nuit de l'arrestation du mendiant de Madrid ?

— Oui , et c'est un drôle qui s'entend mieux , je vous le jure , à manier l'épée que les grains d'un rosaire.

— Est-on parvenu à le reconnaître ?

— Non , la comtesse d'Almora l'a fait mettre en liberté sur le champ.

— Cela est, du reste , fort original. Un mendiant amoureux fou d'une comtesse !

— Messieurs , ajouta un troisième , je gage qu'il y a dans cette aventure un mystère que la comtesse elle-même pourrait mieux que personne éclaircir.

En cet instant don Fernand entra. Tous les regards se portèrent avec surprise sur lui. Son air rêveur , à lui , le joyeux conteur dont la gâité pétulante et rieuse faisait chaque soir de service le charme de la veillée , attira l'attention des jeunes sei-

gneurs. Personne n'osa rompre le silence inquiet qui régnait depuis son apparition.

Don Fernand traversa la salle à pas lents, la tête baissée. Un homme de garde entra, le mousquet à l'épaule, se dirigea vers le jeune page et lui remit une lettre. Celui-ci brisa le cachet et lut.

— Pas de signature, ajouta-t-il en froissant le papier dans ses mains; quel mystère!.. le secret de ma naissance!.. dérision!.. Que me veut-on encore?.. N'importe, j'y serai...

Et la nuit commençait à peine à venir, que don Fernand, enveloppé d'un ample manteau, sous les plis duquel se dessinait parfois la poignée de son épée, traversait silencieusement les rues de Madrid, se dirigeant vers les bords du fleuve, dont les eaux tourbillonnantes viennent se briser avec violence contre les remparts de la

ville. Arrivé au lieu du rendez-vous que lui assignait le message du matin, don Fernand ne put se défendre de quelque trouble en s'y trouvant seul. L'absence de l'être mystérieux qu'il devait y rencontrer, l'importance du secret qu'il devait y recevoir, troublèrent un instant ses esprits, et par un mouvement involontaire, sa main se porta à la garde de son épée ; mais rappelant à lui tout son courage, il se prit à sourire de sa frayeur, et promena tranquillement ses regards autour de lui. Bientôt, abaissant sa vue vers le fleuve, il crut apercevoir, à la lueur ténébreuse de la lune voilée en cet instant, une masse informe gisant sur la rive ; il fit quelques pas, et recula aussitôt comme frappé de la foudre.

— Le mendiant ! grand Dieu ! il est trop tard !...

Des tablettes brillèrent à ses pieds , il les saisit et lut ces mots :

» Prends ces tablettes et fuis , don
 » Fernand ; je t'ai attendu , et je meurs
 » sans avoir pu t'embrasser. Cependant
 » le ciel n'a pas voulu que j'emportasse
 » dans la tombe le secret que tu devais
 » connaître. Si tu es assez heureux pour
 » échapper à la mort qui , comme moi ,
 » t'attend sans doute ici , tu diras à la pos-
 » térité , que don Gonzalès est mort assas-
 » siné par la noble comtesse d'Almora ,
 » après avoir été exilé de la cour et ruiné
 » par elle. Ne venge pas sa mort , don
 » Fernand , prie pour lui , prie pour elle ;
 » car cette femme est ta mère , et don
 » Gonzalès , autrefois gentilhomme , au-
 » jourd'hui le mendiant de Madrid , ton
 » père. »

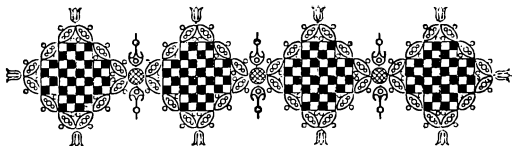
— Mon père !

Et ce cri vibrat encore dans l'air; Antonia s'offrit tout-à-coup aux yeux du jeune page qui, saisi d'effroi, laissa tomber sur la rive les tablettes qui venaient de lui révéler le secret de sa naissance. Antonia les saisit, et après les avoir lues :

— Don Fernand, dit-elle, retournez à la Cour, où je ne reparaitrai plus. Ces tablettes renferment mon arrêt de mort et votre exil de la Cour : je les garde. Soyez discret : l'épée de Ferdinand VII ne doit briller qu'à la ceinture d'un gentilhomme.



ANNA.



I.

Le Berceau.

C'ÉTAIT pendant une soirée d'hiver de 1830 : il faisait froid, oh ! bien froid ! La neige était tombée par flocons pendant tout le jour, et la lune se levait sombre, escortée de nuages épais. Déjà

tout était calme , on n'entendait plus, qu'à de rares intervalles , le craquement de la glace broyée sous le rapide essor de quelques brillants équipages emportant au bal les heureux du jour , ou le bruit sourd des pas précipités du piéton revenant d'une veillée de famille. Neuf heures venaient de sonner.

La nature offrait à cette heure un lugubre et imposant spectacle ! Le cœur de l'impie qui a renié son Dieu , se fut senti , malgré lui , sous l'impression d'une religieuse extase , s'il eût pu embrasser de son regard les merveilles qui l'entouraient. Tout parlait à l'âme. Les hautes montagnes , dont la tête ombragée naguère de rameaux verdoyants s'élevait fière et menaçante au-dessus de la ville de C....., n'offraient plus à l'œil qu'un amas de vapeur blanche et diaphane ; elles semblaient

vouloir se détacher du sol , et prendre leur essor vers une région aérienne. Les arbres tristes et desséchés , étendaient languissamment leurs branches , dont le front courbé comme une âme en peine semblait gémir et plier sous la couche légère des paillettes argentées de la neige. Le matelot à terre , à l'aspect de ces vastes prairies pleurant leur parure d'été et couvertes de neige , eût salué la voile blanche de son navire se balançant doucement sur une mer tranquille. Enfin la terre n'avait plus rien de terrestre : on eût dit un ange déployant ses larges ailes blanches et remontant lentement au ciel , emportant après lui l'éternité.

Cependant la nuit n'avait pas jeté sur chaque toit sa part de calme et de repos ; car , à cette heure , une femme jeune et belle encore , portant sur ses traits

l'empreinte d'une vive douleur, se promenait à grands pas, en proie à l'exaltation du délire, sous les lambris dorés d'une chambre située à l'aile gauche d'un hôtel de riche apparence; un large peignoir blanc, négligemment jeté sur ses épaules, la défendait seul de l'excessive rigueur du froid. Sa couche en désordre n'était que faiblement éclairée par une lampe suspendue au plafond; et le pâle reflet de cette lumière vacillante et sépulcrale, donnait à l'intérieur de cette chambre l'aspect effrayant d'un tombeau; on eût dit un fantôme secouant la poussière de son linceul, et méditant une vengeance. Il y avait dans les yeux de cette jeune femme l'expression d'un terrible égarement. Sa démarche vive et précipitée contrastait péniblement avec la pâleur de ses joues déjà creusées par la douleur. Parfois ses doigts effilés et amaigris

se portaient à son front plissé , comme pour évoquer un souvenir ; tout-à-coup elle s'arrêtait , promenait autour d'elle un regard d'effroi , puis le ramenait plein d'amour sur un berceau encore garni de ses langes. Elle s'avavançait sans bruit sur la pointe des pieds , écartait d'une main tremblante les petits rideaux de soie rose , et plongeait dans cette couche un regard avide .. Alors ses doigts se crispant faisaient crier dans leur pression le tissu soyeux ; un sourire de désespoir contractait ses lèvres.

Oh! si le malheureux , sans asile , blotti au coin d'une borne , et grelottant de froid en portant à ses lèvres glacées le pain amer de l'aumône , eût entendu les cris de douleur et de désespoir qui venaient s'étouffer sous les coussins de velours de cette chambre , il eût douté de sa misère

et demandé grâce à Dieu de ses blasphèmes.

— Mon enfant ! mon enfant ! s'écriait cette infortunée , où est-il !.. Non , plus là , là , où ce matin encore je l'embrassais avec tant d'amour ! Anathème ! malédiction à ses ravisseurs ! Les cruels , ils me l'ont enlevé avant que sa mère , qui l'a payé de son déshonneur , eût imprimé sur son front d'ange un baiser de feu qui laissât un cachet indélébile pour le lui faire reconnaître un jour ; ils me l'ont enlevé avant qu'un premier sourire effleurant ses lèvres , me fit oublier ma honte , avant qu'un mot de pardon me fit oublier ma faute ! Mon enfant ! mon Edouard ! oh ! ma vie , mon or , la dernière goutte de mon sang à qui me le rendra ! Et ses yeux pleins de délire s'attachaient suppliants sur un crucifix d'argent suspendu au chevet de son lit.

La porte de l'appartement cria : un homme s'arrêta sur le seuil et se découvrit. Son maintien était noble et calme , mais son front paraissait soucieux , et ses sourcils noirs , régulièrement arqués , trahissaient dans leur froncement continu un état de souffrance qu'il s'efforçait de cacher. Ses cheveux négligemment rejetés en arrière , retombaient en boucles sur ses épaules , et l'ensemble de sa physionomie offrait les traces d'une profonde douleur , dissimulée pourtant sous le voile d'une pieuse résignation. La jeune mère , distraite par le bruit que produisit la porte et qui pénétra à son cœur comme un vagissement , se retourna brusquement , porta sur cet homme un regard menaçant , et , comme la colombe étendant ses ailes sur sa couvée pour la cacher au vol de l'aigle , Anna enveloppa de ses deux bras

le berceau de son enfant ; elle oubliait dans son délire qu'elle n'avait plus à disputer qu'une couche , et semblait défier de lui enlever le fruit de son amour.

— Oui... , il est là... , mon enfant... , mon Edouard , — dans son berceau... , là !... entendez... Il appelle... Arthur , son père... ; Anna... , moi... , sa mère... Cet enfant... , il est à moi... , il m'appartient... Vous venez me le voler... , mon Edouard. Jamais , reculez... , infâme !.. N'approchez pas... , sortez... Jamais... Jamais... Morte... En lambeaux... Et elle tomba épuisée , auprès du berceau vide.

— Pauvre femme ! murmura Arthur de Vernex , en relevant la jeune mère et la plaçant dans un fauteuil. Anna ! Anna !

— et Anna ne répondit pas. — Anna , c'est moi , c'est Arthur , le père de votre enfant.

A cette voix , un éclair de raison traversa rapidement l'esprit d'Anna ; elle releva la tête , parut rassembler ses souvenirs , et se jeta dans les bras d'Arthur.

— C'est toi, Arthur. Oh! reste là, ne m'abandonne plus. Dis, Edouard, où est-il? Je le veux...

— Anna, interrompit Arthur en affectant un calme que démentait son émotion, en vous quittant ce matin, vous m'aviez promis d'être plus raisonnable; voyez, moi, j'ai du courage; je ne me livre pas comme vous au désespoir. Je suis père moi aussi, Anna; c'est notre enfant à tous deux, et pourtant je suis calme; oh! oui, bien calme; — et ce mot s'arrêtait sur ses lèvres comme un mensonge.

— Oh! non, Arthur, n'affectez pas dans votre langage un calme qui n'est pas au fond de votre âme. Un cœur de mère

devine tout , et c'est mal à vous de railler ma douleur.

— Et croyez-vous , Anna , continua Arthur , que mon cœur ne se soit pas brisé dans ma poitrine , en l'éloignant de nous , cet enfant , les prémices de nos amours ; cet enfant qui eût fait le bonheur de notre existence , qui eût partagé tous nos soins. Oh ! si , j'ai bien souffert. Mais , Anna , il le fallait. Depuis cinq mois que nous sommes ici , éloignés du monde , cachés aux yeux de tous , votre absence et la mienne ont été remarquées dans les salons. Nous ne pouvons plus reparaitre dans ce monde odieux , où chaque jour de votre vie vous auriez une larme à verser , et moi , une balle de plomb à jeter à la tête d'un insolent. Et puis , Anna , votre père est inflexible ; s'il nous découvrait !.. Vingt fois il m'est venu à la pensée d'aller déposer à

ses pieds notre enfant ; peut-être son cœur de père se fût réveillé à sa vue , peut-être... mais cet éclat vous eût perdue , Anna. Enfin j'ai roulé dans ma tête mille projets insensés , qui sont venus se briser tous contre les préjugés du monde ; il n'y a plus qu'un moyen , Anna , notre secret est encore à nous , un plus long séjour ici peut nous l'enlever ; il faut fuir.

— Fuir , interrompit Anna d'une voix déchirante ; fuir avec la malédiction d'un père , abandonner Edouard au berceau ; oh ! non , non , vous mentez , Arthur , un cœur de père n'eut jamais une telle pensée ! Eh ! n'est-ce pas assez de la honte imprimée à mon nom , n'est-ce pas assez de la malédiction d'un père qui s'attachera partout à mes pas comme un remords ! Oh ! cela est affreux ! Mais peut-être m'y serais-je résignée , peut-être les caresses de mon

enfant m'eussent donné assez de courage pour souffrir en silence ; mais me forcer à fuir, m'enlever mon Edouard !. oh ! jamais, monsieur. Je resterai, je suis mère, j'ai des droits sacrés sur mon enfant, il est à moi, oui, bien à moi... Et ici, monsieur, ce n'est pas l'épouse criminelle qui supplie, la honte sur le front, et qui implore une grâce ; c'est la mère qui ordonne, parce qu'elle est mère ; et, vous me le rendrez, je le veux. Mon enfant dans mes bras, j'irai me jeter aux pieds de mon père. Ce que vous, vous n'avez osé tenter même, je l'obtiendrai, moi, parce que j'aime mon enfant. Alors foulant aux pieds tous ces préjugés que vous me jetez au visage et auxquels vous ne craignez pas de sacrifier mon bonheur, je retournerai dans le monde, mon enfant sur le sein ; pour lui je supporterai tout, sarcasmes, calomnie,

insultes même ; je braverai tout , j'aurai plus de courage que vous , monsieur , qui me faites un reproche de ma douleur.

— Anna , répondit Arthur d'une voix abattue , je pardonne à votre égarement les paroles cruelles qui sortent de votre bouche , car , j'en suis sûr , votre cœur les dément. Je n'insisterai plus : mais , pour vous , pour moi , pour notre enfant , entendez-vous , Anna , pour cet enfant que vous aimez tant , je dois vous faire connaître l'avis du médecin qui , ce matin , s'est expliqué sur votre position . Je devrais vous taire d'aussi tristes détails , mais mon silence serait un jour un remords pour moi : sachez donc que votre état ne laisse plus d'espoir , si vous demeurez un jour de plus ici ; que ce climat vous est mortel ; que la première crise de fièvre... Oh ! pardonnez-moi , Anna , je suis bien cruel ;

mon Dieu ! quel supplice ! — Anna avait tressailli. — Et vous le voyez , Anna , cet enfant si frêle , né d'hier , nous ne pouvions l'exposer aux fatigues et aux hasards d'un voyage , et puis , vous êtes souffrante , votre cœur de mère vous eût aveuglée , et bientôt deux tombes se fussent ouvertes sous mes pas !... Oh ! je frémis à cette idée. Le docteur prescrit pour dernier remède les voyages , les distractions ; il pense que le ciel d'Italie vous sera favorable ; ainsi , Anna , je n'ordonne pas , je supplie à genoux , au nom de votre enfant , au nom de notre amour : cédez à la voix de la raison.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Arthur chercha à deviner dans le regard d'Anna l'effet de ses paroles ; le souvenir de son enfant avait paru ébranler la jeune mère. Prenant alors ses deux

mains dans les siennes , Arthur ajouta avec un timbre de voix plus persuasif :

— Nous partirons , n'est-ce pas , mon amie ? Nous irons visiter cette brillante Italie ; la superbe Venise ; son soleil bien-faisant vous rendra la santé ; loin d'ici peut-être , votre douleur trouvera quelque soulagement , quelque distraction ; et puis , quand je n'aurai plus à craindre pour vos jours qui me sont plus précieux que la vie , nous reviendrons ici , nous irons nous jeter aux pieds de votre père , nos larmes et notre amour fléchiront son courroux : il nous pardonnera. Alors , vous jugerez de mon cœur ; vous verrez si je comprends les devoirs d'un père. Allons , mon amie , du courage , de la résignation.

— Oh ! oui , mon Dieu ! répondit Anna en levant les yeux au ciel ; mais dites , où est-il notre enfant bien-aimé , notre

Edouard ? Que je puisse le retrouver , l'embrasser un jour , une fois encore avant de mourir .

— Rassurez-vous, Anna, nous le reverrons bientôt, peut-être... Je l'ai confié aux soins d'une femme qui l'aimera, à Berthe, la femme du fermier de mon père ; elle l'aimera comme son enfant.

Un sourire de doute passa sur le visage de la jeune malade.

— Reposez-vous donc sur moi des soins à donner à l'enfance d'Edouard ; j'ai tout prévu. Cette femme seule au monde et le docteur connaissent notre secret, je garantis leur discrétion. Je vous promets plus encore, Anna : si, par quelque motif qu'on ne peut prévoir, notre séjour en Italie se prolongeait, je vous jure ici, par le souvenir de mon père, par mon amour, par le vôtre, d'appeler votre enfant auprès de vous. Ainsi vous le

voyez, mon amie, mon Anna, vous n'avez plus rien à m'opposer.

— Eh bien ! oui, prononça Anna vaincue par cet accent de conviction que portait chaque parole d'Arthur, j'obéirai, je fuirai avec vous, déshonorée, maudite ; mais une grâce !

— Parlez.

— Qu'on m'amène mon enfant, que je le voie, que je l'embrasse avant de partir. Oh ! vous ne me refuserez pas, Arthur !

— Si vous me promettez d'être raisonnable, Anna, de ne pas m'affliger d'une nouvelle scène de douleur, j'y consens. Mais vous me le promettez ?

— Oui, je tâcherai..... je..... te le promets.

— Eh bien ! je vais ordonner les apprêts du départ. A minuit votre enfant sera là ; surtout rappelez-vous la promesse que vous

venez de me faire, Anna, et nous partirons aussitôt.

Anna baissa la tête en signe d'adhésion. Elle voulut se lever ; mais la souffrance avait paralysé ses membres délicats ; Arthur la souleva doucement, la porta sur sa froide couche , et se retira après avoir déposé sur son front glacé un baiser brûlant.

Le sommeil n'approcha pas des paupières de la jeune mère. Si parfois l'abattement la jetait dans ce calme qui ressemble au sommeil, le souvenir de son enfant , se retraçant à son esprit , venait aussitôt réveiller sa douleur.

Dire à quelles émotions le cœur d'Anna fut en proie pendant cette heure de cruelle attente, n'appartient pas à la plume froide et impuissante d'un homme , le cœur des mères les retracera avec plus d'éloquence

Enfin minuit ! heure terrible , heure de

mystère, allait sonner à la pendule de la chambre d'Anna. Ses yeux fixaient avec anxiété la marche rapide de l'aiguille, et la pauvre mère demandait encore aux murs de sa prison son enfant chéri. Elle attendait, bien patiente, bien résignée ou plutôt abattue, anéantie, la réalisation des promesses d'Arthur. Tout-à-coup les croisées de l'appartement vibrèrent au hennisement de deux chevaux frappant du pied le pavé de la cour.

Minuit sonna !

Un frisson parcourut tout le corps d'Anna.

Arthur entra précipitamment ; sa figure était bouleversée ; Anna se précipita à ses pieds, et s'attacha aux plis de son manteau.

— Mon enfant ! mon Edouard ! Arthur ; vous me l'avez promis, je pars, mais mon enfant.

— Anna, fuyons vite, fuyons, nous n'avons pas un instant à nous, nous sommes trahis.

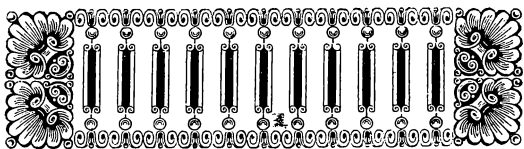
Anna n'entendait plus.

Son amant la saisit dans ses bras et vola à la voiture.

— Quelle route? cria le postillon en faisant claquer son fouet.

— Italie !





II.

Le Serment.

LA voiture, lancée au galop, franchit la grille de l'hôtel. « Arrête ! s'écrie d'une voix impérative un vieillard de haute stature, en s'élançant à la tête des chevaux dont il saisit les rênes ; arrête ! »

Et sa main vigoureuse appuie sur la poitrine du postillon le canon d'un pistolet. Les chevaux frappés par la main tremblante mais exercée de leur guide , d'une répulsion subite , s'arrêtent , hennissent ; des étincelles de feu jaillissent du pavé. Le vieillard ouvre la portière , Anna s'élanche et tombe à ses pieds.

— Mon père , grâce , pitié !

Le baron de Valdy , sourd à la voix de sa fille , lui ordonne d'un geste sévère de le guider à sa chambre ; Arthur suit , morne et consterné. Il se penche à l'oreille de l'un de ses gens accouru au bruit , et lui glissant dans la main une bourse d'or :

— Vite ! Berthe et mon enfant !

Il est des hommes chez lesquels la première impulsion , forte comme l'irruption d'un volcan , déborde impétueuse et s'évanouit aussitôt , ne laissant derrière elle

aucune trace de son passage. Le cœur se referme, ses fibres se resserrent comme les globules de l'air un instant écartées par le vol rapide d'un oiseau. La flamme du volcan est éteinte. D'autres, au contraire, éprouvent le besoin de ne laisser échapper cette impulsion que goutte à goutte, bien nourrie, bien raisonnée ; et chez ceux-là, l'éclat en est plus terrible, plus effrayant. C'est une balle lancée perpendiculairement, comprimée d'abord dans son élan par la pression de l'air, et qui, arrivée à son plus haut point d'élévation, retombe et acquiert dans sa chute un degré de force mesuré sur l'espace qu'elle a parcouru. Aussi, Anna qui connaissait le caractère du baron de Valdy, s'effrayait du calme apparent, précurseur d'un orage terrible, qui régnait en lui. C'était la lave du volcan resserrée sous une couche de

Pierre , et présageant d'affreux ravages. Il fallait une cause puissante pour étouffer les éléments de l'incendie.

Le baron de Valdy déposa sur une table placée au milieu de l'appartement ses deux pistolets armés , approcha un fauteuil et invita de la main Anna et Arthur à l'imiter. Il régnait un silence de mort. Puis se tournant froidement du côté d'Arthur assis à sa droite , il se pencha sur le bras du fauteuil , releva ses vieilles moustaches blanches , fixa ses yeux sur ceux d'Arthur qui s'abaissèrent , et commença ainsi :

— Arthur votre père , comme je vous l'ai dit souvent , mourut lieutenant-colonel du régiment que je commandais ; mais c'était pour moi un camarade. Élevés ensemble , nous marchâmes sur la même ligne pendant tout le cours de nos études ; emportés par un même goût vers la carrière mili-

taire, nous primes nos épaulettes le même jour. Puis le sort des armes nous sépara ; mais une correspondance suivie nous consola de cette disgrâce. La campagne d'Égypte venait de s'ouvrir. Nous nous retrouvâmes sur le champ de bataille, nous ne devions plus nous quitter, il devint mon frère d'armes. Le combat fut terrible ; deux fois je sauvai ses jours ; trois fois il m'arracha au sabre ennemi, je suis son débiteur. Cet échange de périls resserra encore, si cela était possible, les liens de notre amitié d'enfance ; et au milieu des boulets et de la mitraille, nous nous jurâmes un dévouement sans bornes.

Enfin le soleil de Waterloo venait de se lever, triste et noir. Vous aviez alors six ans ; Anna venait de recevoir le jour. Le tambour bat, le canon gronde ; et au moment où votre père arrachait un drapeau

à l'ennemi, il fut frappé d'une balle à la poitrine et tomba blessé mortellement. Je volai à son secours ; mais je n'eus que le temps de recueillir de sa bouche mourante quelques mots. Écoutez bien ce qu'il me dit : « Théogène , je vais mourir , Arthur » n'a plus personne au monde que toi , mon » vieil ami ; jure-moi de veiller sur son » enfance , de lui servir de père , d'unir un » jour sa destinée à celle de ton enfant ; » je monterai là-haut plus tranquille. » Nos deux mains s'enlacèrent , et je jurai , sur la poignée de mon épée , d'accomplir ses derniers vœux.

Il expira dans mes bras. Plein du souvenir de mon vieux camarade de guerre , je revins en France ; et vous savez si j'ai tenu ma parole... — Ne m'interrompez pas , Arthur , de l'ordre dans tout. — De retour dans mes foyers , je vous appelai

près de moi ; je vous accueillis dans ma maison ; la mère d'Anna vous partagea ses soins , mon enfant devint votre sœur , et je vous permis de l'aimer. Je me réjouissais en secret de voir un jour mes deux enfants assis à mes côtés , comme maintenant , Arthur ; mais heureux et sages , souriant au récit de mes campagnes , et posant soir et matin sur les cicatrices qui sillonnent mon visage un baiser d'amitié. Reconnaisant en vous de bonne heure d'heureuses dispositions à l'étude , j'obtins du ministre une demi-bourse et vous mis au collège. A cette époque , Anna entra en pension. Vos succès dans vos études , à tous deux , faisaient ma joie et mon orgueil ; et s'il vous en souvient bien , vous avez dû sentir plus d'une fois la main du vieux soldat , habituée à manier une lourde épée , trembler en posant sur vos jeunes

fronts une couronne de laurier. Vos études achevées, Arthur, ma maison vous fut ouverte comme par le passé ; je vous rêvais déjà agraffant l'épaulette d'officier ; mais la carrière des armes parut vous déplaire, je n'insistai pas ; votre santé était faible, je vous gardai près de moi. Anna avait grandi, elle vous aimait ; je vous l'avais promise, mais je reculais de jour en jour votre union, car il vous fallait avant tout une position honorable dans le monde.

A cette époque de votre vie, je dois vous le dire, Arthur, il s'est opéré en vous un changement subit qui ne laissa pas que de m'effrayer. Vos soins pour moi devinrent plus rares ; cependant, je ne vous en fis pas de reproches, j'attribuais votre conduite au premier élan de la jeunesse ; j'espérais vous voir bientôt revenir à moi ; en un mot,

j'avais confiance en vous. Le sang qui avait coulé dans les veines de votre père était trop noble pour me faire croire à l'ingratitude de son fils , je fermai les yeux. Eh bien ! Arthur , c'est au milieu de cette confiante sécurité , que vous , que j'appelais du nom de mon enfant , vous êtes venu jeter dans ma maison le trouble et la honte ; que vous avez lancé aux railleries du monde l'honneur de ma fille , et que tout à l'heure encore , vous alliez couronner l'œuvre par un scandaleux éclat , sans l'indiscrétion de votre médecin qui m'a vendu le secret de votre retraite ; ah ! monsieur , vous êtes un ingrat , un lâche , un infâme ! Et n'écoutant que la douleur d'un père indignement outragé , je devrais à l'instant même.... —

Et le vieillard , dont l'œil commençait à s'enflammer , appuyait le canon froid de

son pistolet sur le front d'Arthur, immobile et pâle comme un cadavre.

Anna poussa un cri.

— Mais calmons-nous, reprit le baron de Valdy, en rejetant le pistolet sur la table et restant debout, les bras croisés, devant Arthur; j'ai évité un éclat, merci à Dieu! Je veux que les murs de cette chambre soient les seuls confidents de votre conduite exécrationnelle et de la faute d'Anna. Je ne vous tuerai pas, Arthur. Je veux acquitter ma dette d'amitié. Pourtant, savez-vous que cela est horrible, épouvantable; venir jeter aux cheveux blancs et sans taches d'un vieillard près de la tombe, la honte et le déshonneur! C'est une lâcheté! Vous avez sans doute espéré de mon âge l'impunité de votre crime, n'est-ce pas? Détrompez-vous; car tout vieux que je suis, tout criblé de blessures et de douleurs,

je pourrais vous demander réparation ; ma main serait encore assez sûre pour diriger sur votre cœur le canon d'un pistolet ou la lame d'une épée. Mais , non , rassurez-vous , je ne puis pas tuer l'enfant d'un vieux camarade. —

Il y eut un moment de silence pendant lequel le baron parut réfléchir.

— Oui , vous partirez , monsieur ; vous partirez de suite , à l'instant même ; il ne faut pas que le jour qui va se lever vous retrouve ici. Votre chaise de poste est là ; les chevaux sont encore attelés ; vous allez partir pour l'Italie que vous rêviez tant , et Anna quittera le monde ; mais partez , partez-donc , vous dis-je... —

Arthur et Anna tombèrent aux pieds du vieux colonel et murmurèrent d'une voix mourante : grâce ! grâce !

— Relevez - vous , monsieur , pas de

pitié pour un lâche, vous partirez. Et qu'a donc ce mot de si effrayant ! Quand à l'instant même je pourrais vous tuer ; je ne vous demande qu'une chose : partir ! je descends jusqu'à la prière et vous résistez ! Cela est être deux fois ingrat ; arrière !.. Vous partirez.

— Partir ! s'écria Arthur , en se traînant aux pieds du baron qui le repoussait , partir, ô mon père, fuir loin de vous, mon seul appui dans ce monde , loin d'Anna que j'aime. Oh ! vous ne le voudrez pas. L'amour m'a fait bien coupable ; il m'a aveuglé jusqu'à me rendre ingrat, jusqu'à me faire manquer de confiance en vous , si bon , si généreux , oh ! oui, je mérite votre colère. Mais si vous aviez pu lire au fond de mon cœur les tortures qui le macéraient , les combats qu'il a soutenus avec courage , avant de céder , oh !

vous me plaindriez , vous ne me chasseriez pas.

Le baron de Valdy se promenait à grands pas et avec impatience au milieu de l'appartement.

— Mon père , vous connaissez mon amour pour Anna, je vous l'ai avoué aux premiers battements de mon cœur, et vous ne lui avez pas imposé silence ; vous avez souri à nos premiers baisers. Etouffer aujourd'hui un sentiment né d'enfance , qui s'est développé avec toute la force de l'âge, qui fait toute ma vie, tout mon bonheur , cela est au-dessus de mes forces. J'expierai ma faute au prix de tout mon sang, s'il le faut ; un mot, colonel, la mort ne m'effraie pas. — Et le malheureux s'était élancé sur l'un des pistolets qu'il tenait à la hauteur du front. — Mais fuir, accablé de votre mépris, sous le poids d'un remords

éternel ; abandonner Anna aux railleries du monde, lorsque bientôt peut-être... elle n'aura plus personne pour la protéger et la défendre ; non, vous aimez votre enfant , et vous lui devez un appui après vous. Et puis , mon père , Anna est mourante , sa tête se penche déjà vers la tombe , regardez..... oh ! si le souvenir de mon vieux père , mort dans vos bras sur le champ de bataille ne peut faire oublier ma faute , obtenir mon pardon , vous l'accorderez du moins à l'agonie de votre enfant !..... de votre enfant qu'un mot de plus va tuer !

Mais... vous ne m'écoutez pas , Monsieur ; que faut-il donc vous dire pour calmer votre douleur ? Que faut-il donc faire pour mériter l'oubli de ma faute ? Parlez ! parlez ! ma vie est entre vos mains ; si vous l'exigez, je vous l'abandonne en réparation de mes torts ; prenez-la , et le même coup

de pistolet renversera à vos pieds deux cadavres.

— Assez, assez, interrompit le colonel. Et il détourna la tête pour cacher une larme qui mouillait sa moustache. Ce vieux soldat, aux traits si sévères, au langage si brusque, habitué aux scènes de sang et de carnage, pleurait devant deux enfants implorant un pardon.

Anna comprit ces larmes ; un rayon d'espoir la ranima.

La porte s'ouvrit à cet instant ; Berthe parut. Voler à elle, lui arracher Edouard, se jeter aux pieds de son père, fut pour Anna l'effet d'un éclair ; ses mains suppliantes élevèrent son enfant au-dessus de sa tête.

— Mon père, grâce pour moi, pour Arthur, pour cet enfant ! ne maudissez pas votre fille au bord de la tombe, ne maudis-

sez pas cet ange à son berceau. Un mot de pardon avant que Dieu m'appelle; oh ! oui, pardonnez-moi, bientôt vous n'aurez plus à rougir de votre enfant, je souffre; que la main d'un père ne me porte pas le dernier coup. Au souvenir de ma mère, au nom de vos cheveux blancs, grâce !

— Grâce, répéta Arthur en tombant à genoux ; et l'enfant, par un vagissement, semblait aussi demander grâce.

— Pauvre enfant ! murmura tout bas le colonel; et ses yeux se portant sur Arthur, il prononça d'une voix grave et solennelle :

— Arthur, vous jurez devant Dieu d'aimer Anna, de la défendre comme un vieux soldat défend son drapeau; de mourir s'il le faut pour protéger l'honneur de son nom.

— Oui, colonel, sur vos épauettes, je le jure !

— Allons, je rends les armes, je suis vaincu, vaincu comme à Waterloo!... Et étendant au-dessus de la tête de ses deux enfants ses mains mutilées, le vieillard bénit leur union; puis, levant les yeux au ciel :

— Vernex, mon vieux compagnon d'armes, ma dette est payée!... à bientôt!...



LA COURONNE DE ROSES.



Le Retour.

Dix heures allaient sonner. Le soleil dardant obliquement ses rayons de feu sur les jalousies fermées d'un boudoir élégamment décoré, ne laissait glisser à l'intérieur qu'une teinte douce et nuan-

cée du reflet rose des rideaux tirés avec soin ; il régnait un demi-jour plein de mystère et de recueillement.

Une jeune fille languissamment étendue sur un sofa de velours d'Utrecht placé à l'un des angles du boudoir , souriait avec une coquetterie enfantine au sourire coquet et enfantin de son image réflétée dans la glace d'une élégante psyché. Elle souriait à ses dents de perle, aux boucles soyeuses de ses cheveux noirs retombant en un gracieux désordre sur ses blanches épaules.

Pourtant, et malgré le charme indicible de son sourire, il y avait sur ce visage d'enfant, frais et coloré comme un bouton de rose qu'un rayon de soleil va faire éclore , une expression indéfinissable au premier aspect. Ce n'était ni cette empreinte de dépit grave et étudié de la femme du monde qu'une minute d'attente jette dans le doute

de sa puissance ; ni l'irritabilité d'un amour dédaigné , réveillant tout à coup dans son cœur le souvenir et l'orgueil de sa suprématie. C'était une de ces sensations calmes et confiantes d'une ame de jeune fille, partagée entre l'inquiétude et la joie d'une douce attente , livrée à ses souvenirs , désirant sans remords, espérant sans alarmes.

Parfois son regard, perçant à travers ses longs cils noirs , se fixait sur le cadran émaillé d'une pendule placée en face d'elle ; et seulement alors, la contraction légère de ses traits révélait une langoureuse impatience ; puis un sourire venait effleurer ses lèvres, et sa tête se balançait aux mouvements réguliers de la pendule comme pour remercier chacun de ces mouvements de la rapprocher de l'instant désiré.

Et chose étrange !.... Elle aimait , cette enfant. Oh ! elle aimait de toutes les forces

de son ame !... Mais c'est que l'amour était pour cette ame candide et étrangère aux secousses violentes d'une passion égoïste , la réalisation de ses rêves purs , enfantés dans l'ignorance du monde et pendant le silence de ses nuits de pensionnat ; elle aimait sans efforts, sans effroi..., elle aimait comme on aime à seize ans.

— Il va venir, murmurait-elle , je vais le revoir , après deux ans d'absence.

Et un jeune homme revêtu de l'uniforme d'officier de marine parut sur le seuil du boudoir.

— Adrien !

— Emma !

— Ah ! te voilà , Adrien , merci d'être venu ; mon cœur ne m'avait pas trompée. Oh ! combien je suis heureuse de te revoir.

Et la jeune fille, dont les deux petits bras entouraient le cou d'Adrien , souriait de

bonheur en lui prodiguant mille caresses innocentes.

Mais le jeune marin, sous le poids, sans doute, d'une pensée accablante, semblait souffrir de la joie d'Emma et repousser ses caresses. Sa physionomie ordinairement si enjouée, si rayonnante, portait en ce moment l'empreinte d'une profonde tristesse; son regard était sombre, et une agitation nerveuse imprimait à tout son corps un tremblement convulsif.

Enfin, rappelé à lui, Adrien laissa tomber sur la jeune fille un regard plein d'abattement; il voulut lui rendre le sourire qu'elle lui donnait; mais son sourire, à lui, se perdit dans les rides de son front plissé; il voulut parler, mais ses lèvres, dans leur aspiration inégale, ne produisirent qu'un bruit sourd expirant aussitôt sans voix. Enfin, et par un effort inoui,

deux mots sortirent , arrachés de sa poitrine comme un râle d'agonie.

— Emma , adieu !

Emma sourit à ces mots ; et se dégageant des bras d'Adrien , elle s'élança à la porte qu'elle ferma et en retira la clé.

— Vous êtes mon prisonnier , Adrien , vous ne sortirez pas. Eh quoi ! me quitter déjà , monsieur ; oh ! ce serait bien vilain , je ne vous aimerais plus.

Et la jeune fille se jeta sur le sofa en riant aux éclats de son espièglerie. Mais tout à coup elle se leva , et sa physionomie devint inquiète et sérieuse lorsque , scrutant du regard le regard d'Adrien , elle n'y rencontra plus ce sourire qui lui était habituel. Alors , et pour la première fois , elle chercha à s'expliquer le trouble et l'agitation de son jeune ami , que , toute au bonheur de le revoir , elle n'avait pas d'abord

remarqués ; et , comme par un instinct d'amour , elle comprima aussitôt l'élan de sa joie.

Adrien, soulagé par l'attention délicate d'Emma de ce poids accablant qui brise un cœur souffrant et malheureux au milieu des rires et de la joie d'une foule heureuse, la remercia d'un sourire , s'approcha lentement d'elle, prit ses deux mains qu'elle lui abandonna , les pressa long-temps dans les siennes, et répéta , mais cette fois avec une vibration tonnante :

— Emma, adieu ! adieu !

— Oh ! vous voulez m'effrayer, Adrien, j'ai peur.... — Puis elle s'arrêta , le regard fixe. — Mais en effet, ce langage , ce regard, votre trouble..... Je ne comprends pas....

— Oh ! n'est-ce pas, vous ne pouvez pas comprendre , vous, si bonne , si aimante ,

que l'on dise froidement à un homme :
 « Etouffe le feu qui te dévore, l'amour qui
 te ronge au cœur, cesse d'aimer !.. » Vous
 ne pouvez pas comprendre qu'on insulte à
 cet homme, qu'on le raille, qu'on le chasse.

— De grâce , interrompit Emma avec
 un cri d'effroi, que voulez-vous dire ?

— Que je suis le plus malheureux des
 hommes , qu'il faut nous séparer , que je
 vous revois pour la dernière fois.

— Pour la dernière fois !..... Vous ne
 m'aimez donc plus, Adrien ? Oh ! moi aussi
 je serai bien malheureuse si vous ne m'ai-
 mez plus...

— Moi, ne plus t'aimer , Emma !... ne
 plus t'aimer , toi, mon idole , mon seul culte
 après Dieu ! Oh ! ne redis pas , cesser de
 t'aimer ! non, je cesserais de vivre.

— Alors, pourquoi vous éloigner ainsi,
 Adrien ? parlez, quel est ce mystère ?

— Je vous l'ai dit , Emma , votre père que je quitte à l'instant me défend désormais l'entrée de sa maison ; il me chasse. Oui, Emma, votre père ! qui si long-temps a bercé mon ame trop crédule d'un espoir qu'il vient de briser d'un seul coup ; qui par un misérable calcul d'intérêt , vous jette aux bras d'un autre dont les lèvres n'ont jamais prononcé votre nom, qui m'appelle le pauvre, moi si riche d'amour , si riche d'avenir ! Votre père qui vend sa fille au poids de l'or comme une esclave du harem , qui fait de sa beauté, de sa jeunesse, un trafic honteux , une spéculation infâme ! Votre père que...

— Arrêtez , s'écria Emma en étouffant sous ce cri le mot de malédiction qui frappait déjà les lèvres d'Adrien ; par pitié ! arrêtez : je suis son enfant.

— Ah ! c'est vrai. Pardonne-moi , mon

Emma, ce mouvement dont je n'ai point été maître. Mais, vois-tu, perdre dans un seul instant toutes ses espérances d'amour, voir s'évanouir une à une toutes ses illusions de jeunesse, tout un rêve de vingt ans ! Oh ! cela est affreux, c'est à se briser la tête !

Et **Adrien**, dont les prunelles étincelaient de délire, frappait le parquet avec violence en couvrant son visage de ses deux mains.

— **Adrien**, mon ami, calmez-vous, votre désespoir m'effraie. Vous savez bien que je vous aime, moi...

— Oh ! oui, je le sais ! **Emma**. Mais le malheur traîne toujours après lui un doute cruel... Oh ! merci à toi qui comprends mon amour ; merci, car tu ne te sépareras jamais de moi, tu ne me diras jamais : « Va-t'en. » N'est-ce pas, mon

Emma , tu ne souscriras jamais à une union qui me serait odieuse , qui ferait le malheur de ma vie.... mon désespoir!.....

— Oh ! non, jamais !

— Jamais ! redis ce mot , j'ai besoin de l'entendre encore : il est si doux au cœur. Jamais ! n'est-ce pas ? Oh ! ni moi , je le jure par les cendres de ma mère. Jamais tu ne seras à un autre ; jamais une autre ne portera mon nom. A toi pour la vie, mon Emma, à toi toujours, toujours à toi. Mais consens à me revoir , ne me fuis pas, car toi seule me restes au monde ; n'ajoute pas encore à mon désespoir par ton abandon. N'est-ce pas, je te reverrai.. bientôt?... Ce soir, quand tintera l'angelus,... au pavillon vert.

— Oh ! non , Adrien , attendons.... il faut respecter la volonté d'un père , mon ami, elle doit être sacrée.

— Et le repos de ma vie, mon Emma, n'est-il donc rien à tes yeux !

Et Adrien, enlaçant de ses deux bras la taille de la jeune fille, l'attira doucement à lui, déposa sur son front un baiser et murmura tout bas :

A l'angelus !....

Une heure après cette entrevue, et dans l'une des salles basses de cette maison ouverte sur le jardin, trois personnes étaient réunies; on l'eût crue déserte tant il y régnait un silence absolu. Deux hommes âgés, accoudés sur une table encore garnie des débris d'un mesquin déjeuner, semblaient réfléchir, la tête dans leurs mains, comme deux marchands engagés dans une vente et se prenant à calculer, au moment de la livraison, la valeur réelle de leur marchandise et le bénéfice ou la perte qui doit résulter du marché.

L'un d'eux , placé sur cette limite délicate qui marque le dernier terme de la vie de l'homme , offrait dans l'ensemble de ses traits osseux et amaigris un aspect d'égoïsme et de dureté que l'on refuse pourtant à la sainteté de cet âge. Sa figure découpée en triangle renversé résolvait plus d'un problème alarmant pour l'humanité ; le physionomiste eût lu dans chaque sillon de ses rides une colonne de chiffres régulièrement posés. L'autre , vieillard caduc ; n'avait ni plus de noblesse, ni moins d'égoïsme dans les traits ; à l'inspection de son front petit et dégarni de cheveux, le disciple de Gall eût déclaré l'impuissance du système phrénologique à énumérer les passions honteuses et sordides envahissant le cerveau de son sujet. Ces deux vieillards formaient un groupe repoussant ; le délabrement de leurs vêtements crasseux

et la trivialité de leurs poses contrastaient étrangement avec la propreté de l'ameublement antique de la salle.

— Voyons! 30,000 livres! s'écria tout à coup M. Derville, arraché violemment à ses réflexions par l'idée d'une hausse magnifique, et frappant du poing sur la table comme un vendeur tout décidé à perdre sur son marché.

— 30,000 livres! gromela son invité, et la tête du vieillard décrivit par trois fois un hochement horizontal....

Derville avait pâli.

— Par ma foi, vous êtes intraitable, mon cher Vidal; je vous croyais plus expéditif en affaires. Je souscris à toutes vos exigences, je vous fais des concessions énormes, et nous ne pouvons terminer cette misérable affaire!... Mais considérez donc, mon cher! un ange de douceur!... 1,500

livres de rente !... c'est tout ce qu'un homme peut demander de bonheur au monde !... ma fille est jeune et jolie ; une femme comme elle , c'est un trésor qu'on ne saurait évaluer. Allons ! mon cher Vidal, vous savez combien je désire voir nos deux familles unies ; laissons donc de côté tous ces minutieux détails d'intérêt ; je n'ai en vue que le bonheur de mon enfant, et je ne saurais la confier à un homme plus digne que vous de la posséder. Ainsi, tranchons , voici mon dernier mot : 40,000 livres !

— 40,000 livres ! gromela encore le vieillard en promenant d'un air pensif la poignée d'ivoire de sa canne de junc sur la surface solide de sa gensitive inférieure veuve de dents. 40,000 livres !... et en habile usurier, il arrangea symétriquement et avec la rapidité d'un éclair, dans la case

mathématique de son cerveau , la colonne des chiffres du marché qu'il allait conclure :

Dot de la fille.....	40,000 liv.
Beauté.....	00,000
Vertu.....	00,000
	<hr/>
Total.....	40,000 liv.
Moi.....	80,000
	<hr/>
Total.....	120,000 liv.

D'où 6,000 liv. de rente , ou 500 liv. par mois , 16 liv. 14^s par jour.

— Hum ! hum ! fit-il.

— Eh bien ! mon cher Vidal ?

— Eh bien ! je cède , répondit ce dernier. C'est une affaire arrêtée ; et tirant lentement de sa poche une tabatière d'argent, il offrit une prise de tabac à son vendeur en signe de conclusion.

— Ah ! ah ! c'est égal ! soupira-t-il piteusement en se levant pour sortir, et jetant à Derville un regard d'acheteur qui se croit dupé ; convenez, mon cher, que je suis avec vous d'une docilité !... Oh ! je vous dois cette justice.... vous êtes heureux en affaires , vous faites de moi tout ce que vous voulez.

Derville répondit à cet aveu flatteur de son entendement commercial par une de ces contractions de lèvres qui semblent dire :

Eh ! mon Dieu ! non.

— A quand la noce , demanda Vidal ?

— Au plus tôt.... dans huit jours.

— Allons , soit !... Adieu , mon cher Derville, mon cher beau-père.

— Adieu , mon bon Vidal , mon cher gendre.

Et la porte se referma entre eux deux ;

l'un riant dans son menton de la dupe qu'il croyait avoir faite ; l'autre calculant par avance sur le principal le chiffre de ses intérêts.

M. Derville revint à sa place , réfléchit un instant pour se rendre un exact et dernier compte de son marché , et forcé de s'avouer à sa gloire commerciale une spéculation brillante, il se frotta les mains en riant aux éclats, ce qui ne lui arrivait que lorsque la balance de ses livres penchait du bon côté.

Ah ! c'est qu'il venait de faire un beau marché, le vieillard !..... Vendre sa fille 80,000 liv. !

Emma entra à cet instant. À sa vue la physionomie du capitaliste reprit son véritable caractère ; le sourire l'abandonna, et une inquiétude visible se manifesta subitement dans son maintien embarrassé. Mais

vaincu bientôt par l'orgueil pressant d'une négociation décisive, il attacha sur Emma un regard scrutateur; et après une courte observation, croyant deviner, au calme apparent qui régnait dans la démarche de la jeune fille, l'exécution facile de la dernière clause de son traité :

— Approchez, Emma, lui dit-il; et sans même la disposer par une caresse de père à l'épreuve terrible qu'elle allait avoir à subir, il ajouta :

— Votre éducation est achevée, Emma; il est temps de vous faire une position. A son entrée dans le monde, une jeune fille sans expérience est exposée à mille dangers auxquels ne peut la soustraire que le respect dû à l'âge. Aussi j'ai dû rechercher pour vous un époux dont le caractère mûr et réfléchi me présentât cette sécurité; et la circonstance qui s'offre aujourd'hui est

trop favorable pour la laisser échapper. M. Vidal est riche, bien vu dans le monde, versé dans les affaires, c'est l'époux qui vous convient, je lui ai donné ma parole, dans huit jours vous serez mariée!

— Mariée! s'écria Emma en tombant aux pieds de son père, mariée à cet homme que je hais, que je méprise avant de porter son nom!.... Oh! vous ne le voudrez pas, vous ne me livrerez pas à la merci d'un tel homme!.... Vous le savez, mon père, votre volonté fut toujours pour moi un culte sacré; l'expression d'un désir, un mot de votre bouche trouvaient en moi une obéissance pleine d'empressement; mais si vous m'aimez, mon père, ne me demandez pas un sacrifice au-dessus de mes forces; n'exigez pas pour dernière preuve de la piété filiale de votre enfant un dévouement qui lui coûterait la vie....

— Eh quoi ! interrompit vivement M. Derville, cloué de surprise sur son fauteuil, vous rejetez un parti aussi brillant ; vous refusez de faire le bonheur de mes vieux jours ! Ah ! j'attendais de vous plus de reconnaissance, plus de soumission aux volontés d'un père qui vous aime ; allez, Mademoiselle, vous êtes une ingrate, sortez ; je vous l'ai dit, dans huit jours vous serez mariée.

— Oh ! mon père, par pitié, écoutez-moi ; retractez cette accusation d'ingratitude qui pèse tant à mon cœur, car, j'en atteste le ciel, je ne reculerais devant aucun sacrifice, même celui du bonheur de toute ma vie, pour vous prouver ma reconnaissance. Seule, je souscrirais à cette union, j'obéirais à vos ordres, je m'efforcerais par amour pour vous, d'aimer celui que vous m'imposez aujourd'hui..... Mais

mon père , si un sentiment grandi avec l'âge avait jeté dans mon cœur ses racines profondes..... Si devant Dieu un serment liait mon existence à l'existence d'un autre.... si.... si.... j'aimais !....

— Vous! Emma !... Et qui donc ?.....
parlez, parlez, je veux le connaître !

— Grâce ! grâce !... mon père.

— Nommez-le , vous dis-je.

Et le nom d'Adrien sortit étouffé de la poitrine haletante de la jeune fille.

— Adrien !.... Adrien ! s'écria avec un accent de rage le vieillard qui se leva et parcourut la salle à grands pas ; Adrien ! ce jeune fat ! qui n'a rien , rien que sa morgue !...

Puis s'arrêtant tout à coup , comme ramené à son calme naturel par le souvenir de son autorité de père et l'idée fixe qui le poursuivait :

Bah ! bah ! continua-t-il en se remettant à son livre de caisse , enfantillage !.. Tout cela s'oublie , dans huit jours vous serez unie à M. Vidal.

Et la jeune fille , anéantie sous le coup de l'arrêt inflexible de son père , joignait ses deux mains suppliantes et humides de larmes et criait pitié ; M. Derville ne l'entendait plus. Enfin elle se leva péniblement et sortit.





II.

L'Angélus.

C'EN était fait !.. Le voile était tombé !
l'ingénuité de la jeune fille rieuse
et pudique , avait disparu au souffle de
l'égoïsme. Un bouleversement moral s'était
opéré tout-à-coup en elle. L'arrêt dont

son père venait de la frapper, et que son intelligence d'enfant n'avait considéré d'abord que comme la volonté sainte de l'autorité paternelle, l'initia soudain au secret des turpitudes de la vie. Oh ! alors, elle comprit bien tout ce qu'a de poignant un amour déçu, honni par une âme vulgaire ; elle comprit bien les soupirs étouffés d'Adrien, sa fureur, son délire ; et sortant tout-à-coup de l'espèce de léthargie morale dans laquelle reposait sa jeune âme, elle se prit à rougir de sa candeur, de son ignorance du monde ; elle secoua le joug qui courbait son front d'enfant, et se fit une volonté à elle. Son imagination, réveillée de son sommeil de paix, se développa, grandit, monta jusqu'au dernier échelon de la démoralisation sociale ; en un mot, elle comprit le monde. Aussi, comme elle souffre maintenant ! son iso-

lement, l'absence d'Adrien pèsent déjà à son âme devenue égoïste. Elle attend encore, mais non plus avec cette douce confiance, avec cette candide impatience du matin. Maintenant, elle dévore en pensée l'espace qui la sépare d'Adrien, l'heure qui s'écoule trop lentement; et pour la première fois, un sentiment inconnu d'elle vient frapper son esprit.

Enfin l'angélus sonna, et le bourdonnement du premier coup grondait encore dans l'air, que déjà, Emma s'élançant hors de son boudoir, traversait furtivement la salle basse donnant sur le jardin, sans même remarquer la présence de M. Derville occupé à ses livres de comptes, et arrivait tout haletante au pavillon vert.

— Sauve-moi! s'écria-t-elle en tombant dans les bras d'Adrien; oh! ne m'aban-

donne pas , toi , ma seule , ma dernière espérance ! Mon Adrien , sauve-moi !...

— Il n'est donc plus d'espoir ! murmura sourdement le jeune marin.

— Non , plus d'espoir !...

Et il y eut un moment de lugubre silence.

Oh ! sur Dieu !... il nous reste un dernier espoir , Emma , tu seras à moi.

— A toi ! Adrien ! oh ! oui , tu me sauveras , n'est-ce pas ? Garde-moi là toujours ; ne me livre pas à lui... Pourquoi détourner ainsi la tête , Adrien ? tu veux me cacher tes larmes ! Non ; laisse-moi te regarder , te regarder encore , comme on regarde son sauveur. Ta vue , mon Adrien , c'est mon salut , mon courage. J'ai besoin de te revoir , de te sentir là , sur mon sein. Oh ! que l'on est bien ainsi , lorsque les battements d'un cœur répondent aux bat-

tements d'un cœur ! Et ils voudraient m'arracher d'ici ! oh ! jamais !.. Quand ils viendront me chercher , je cacherai ma tête dans tes bras ; et s'ils te tuent , ils me tueront aussi !...

Et la jeune fille arrivée au paroxisme de l'exaltation , sentit ses forces l'abandonner ; ses deux bras se détachèrent du cou d'Adrien , et elle tomba évanouie.

— Mon Dieu ! est-ce là la mission d'un père ?

— Oui , monsieur , répondit tout-à-coup une voix rauque et saccadée partant de l'allée aboutissant à l'escalier du pavillon ; et M. Derville s'avança , serrant convulsivement entre ses doigts la clé du jardin.

A sa vue , le visage d'Adrien s'enflamma ; et la tête haute , les bras croisés sur la poitrine , le jeune marin fixa sur le vieil-

lard un regard plein de noblesse et d'assurance.

— Oui , Monsieur , telle est la mission d'un père , et je venais...

— Assez , assez , Monsieur , interrompit Adrien , je vous comprends. Il me fallait votre présence ici pour ratifier dans mon esprit un soupçon auquel je refusais , je tremblais de m'arrêter..... Vous voilà , je sais tout...

— Mais ce que vous ne savez peut-être pas , jeune homme , continua M. Derville , c'est qu'on ne vient pas impunément chez moi , malgré ma défense , braver l'autorité d'un père et insulter à ses décisions.

— Et ce que vous ne savez peut-être pas , vous , noble vieillard , c'est que Dieu n'a pas légué à un père le droit de prostituer son enfant. Ce que vous ne savez peut-être pas , encore , c'est que la société

flétrit au front du sceau de l'infâmie , le père qui, pour un peu d'or, vend sa fille!.

— Monsieur , je ne dois compte à personne de mes actions, encore moins au lâche qui insulte à un vieillard incapable de se défendre....

— Ah ! vous voilà bien, je vous reconnais là ! Vous vous jouez de l'amour d'un jeune homme, parce que vous savez qu'on ne crache pas au visage d'un vieillard , qu'on ne lui jette pas à la face insulte pour insulte. Vous brisez son cœur sous les pieds , et vous demandez à votre âge l'impunité de votre crime ; vous répondez au désespoir d'un amour outragé en découvrant votre front chauve et en montrant vos cheveux blancs ; c'est là votre arme, à vous, c'est votre talisman !

— Arrière !... Sortez !.....

— Arrêtez, de grâce !.. Monsieur, cal-

mez-vous , pas d'éclat ; je sors, je sais trop ce que l'on doit de respect aux volontés d'un père tel que vous. Mais ne m'oubliez pas, Monsieur, je veux être de la fête , moi aussi, je veux danser au bal... , je veux signer à l'acte.... de vente !.....

Et le jeune marin s'éloigna en jetant au vieillard un regard foudroyant de mépris.

M. Derville , après avoir fait donner à Emma les soins que nécessitait son évanouissement , retourna à son livre de caisse.

Les jours suivants se passèrent en apprêts de noces. M. Vidal revint chaque soir discuter avec son futur beau-père les différentes clauses du contrat ; et Emma , en proie aux crises répétées d'une fièvre violente, attendait avec résignation l'issue de ce drame honteux.

Enfin le huitième jour se leva sombre et

pluvieux. Le soleil semblait s'être refusé à prêter sa clarté brillante à l'accomplissement d'une telle cérémonie. Emma, dont les nuits n'avaient été qu'une longue et cruelle insomnie, était là, patiente, résignée, déjà sans espoir, prosternée à deux genoux au chevet de sa couche virginale; ses deux mains levées à Dieu, lui demandant quelque courage pour supporter jusqu'à la fin l'épreuve qui l'attendait. Tout à coup, la porte de l'appartement s'ouvrit, Rose, sa fille de chambre, ou plutôt sa confidente, entra et étala avec une curiosité naïve, sous les yeux de sa jeune maîtresse, les divers objets de toilette qui formaient sa corbeille de noces, espérant ainsi la distraire. Mais à cette vue, un sourire sombre d'amertume rida le front d'Emma, sa poitrine se souleva palpitante... Elle avait compris que le jour était venu, où, nou-

velle victime des institutions immorales de la société , il fallait revêtir ses nouveaux habits de fête , orner son front de la couronne blanche des vierges , et marcher au sacrifice, comme la génisse chargée de rubans et de banderolles. Et la pauvre enfant se livra , muette de souffrance , aux mains de Rose qui procéda aux détails de sa toilette. Bientôt tout fut prêt. Emma descendit, et on se rendit à l'église.

Pendant tout le cours de l'office le silence le plus religieux régna ; mais au moment où le ministre de Dieu murmurait, en étendant les mains au-dessus de la tête des nouveaux époux, les paroles sacramentelles, un cri étouffé partit de l'un des piliers du temple et l'on vit aussitôt un homme enveloppé d'un ample manteau bleu, s'éloigner rapidement. Enfin le calme se rétablit, la cérémonie s'acheva , et l'on revint

chez M. Derville où les convives se livrèrent avec abandon aux ris et aux jeux, suite indispensable de l'acte qui venait de se consommer.

A peine venait-elle de prendre place, souffrante et rêveuse, au milieu des invités dont la joie insupportable la torturait, que, sur un signe de Rose, Emma se leva, sortit suivie de sa fille de chambre, et pénétra avec elle dans le jardin.

— M. Adrien est venu, Mademoiselle.

— Oh! ciel!... lui!... Eh bien?

— Voici une lettre.

— Une lettre... Donne.

« Nous sommes sauvés, Emma!..... ce
 » soir!... ce soir!... Ton passage est ar-
 » rêté à bord d'un vaisseau marchand qui
 » fait voile sous notre escorte. Nous at-
 » tendons vers le milieu de la nuit des dé-
 » pêches de Paris et mettons aussitôt à la

» voile. Ce soir à neuf heures, au pavillon
» vert.

» Espérance et courage.

» ADRIEN. »

— Ce soir !.. murmura sourdement Emma, mon Dieu ! protège-moi, veille sur moi. Et ses doigts , par une dilatation convulsive, abandonnèrent la lettre qui tomba toute froissée dans l'allée du jardin.

— Rentrons, Rose , mon absence pourrait inquiéter mon père et mon mari..., viens. Et Emma reparut plus souffrante et plus rêveuse au milieu de la société.

Enfin neuf heures allaient sonner. Déjà les ombres des danseurs , silhouettes fugitives et légères , se projetaient , tournoyantes , sur les blancs rideaux de la salle, dont la clarté de feu se fondait, moins fatigante , au reflet blafard de la lune. Le bal était plein de vie et d'animation. La

musique entraînante avait jeté au milieu de cette foule rieuse et folâtre l'énivrement et la joie ; chacun ne rêvait à cet instant que plaisir et danse. — Non , il y avait là une âme en peine , courbée sous son faix , que chaque éclat de rire , chaque vibration musicale , chaque mot d'amour discrètement confié au vent ailé de la valse , tordait cruellement. Il y avait là , seule et muette spectatrice , l'épouse-amante , la femme qui se donne , la femme vendue , brisée sous la pression de l'étau social , tiraillée comme une damnée entre ses devoirs d'épouse et ses sermens de jeune fille. Enfin neuf heures sonnèrent ; Emma , vaincue , profitant de l'élan et de la distraction générale , s'élança , tremblante et discrète , à travers les groupes des danseurs , et remarquée à peine , arriva au pavillon vert.

Et deux cris ! de ces cris qui partent de l'âme , qui percent la nue ; de ces cris que jette le marin foulant la terre après le naufrage ; de ces cris qui disent à la fois : amour, bonheur, espoir et Dieu !...

— Le ciel est pour nous, mon Emma , viens, fuyons, hâtons-nous; la frégate met à la voile; viens, et que Dieu nous garde !

— Fuir!... Adrien , oh ! par pitié!..... non, laisse-moi!... laisse-moi....

— Non , non ; viens... tu es à moi... tu m'appartiens... viens, une minute peut nous perdre, et dans un instant.....

— Oh! je suis maudite!...

— Toi, maudite!... Emma, ne le crois pas, Dieu ne maudit pas les anges.

Et jetant son manteau sur les épaules d'Emma , encore parée de la couronne et du voile de mariée , Adrien la saisit dans ses bras et vola au port.

Un vieux marin, au visage dur et hâlé, négligemment couché sur un ballot, chassait devant lui, en regardant la mer, les bouffées épaisses et noirâtres de fumée qu'il semblait aspirer avec délices de sa vieille pipe noircie, et fredonnait entre ses dents le refrain d'une barcarolle vénitienne.

— Maître Vincent, la Syrène ?

— Partie, lieutenant; déjà trois milles en mer.

— Partie ! s'écria Adrien, damnation !.. Vite, une barque... non, attends....

Et Adrien s'élance, rapide et léger comme un trait, au sommet d'un rocher à pic qui s'élevait près de là menaçant et incliné au bord de la mer ; et par une contraction nerveuse de son bras gauche près de s'ouvrir et d'abandonner son fardeau , attirant Emma sur sa poitrine , de la main

droite il agite en l'air son mouchoir en signe de détresse.

Un point noir lui apparaît au loin.

Oh! ma frégate!... ma Syrène!...

Et son bras s'agitait plus fort, et des cris perçants se perdaient dans la nue.

Tout-à-coup un bruit confus, une vague rumeur s'élèvent dans le port; des cris et des blasphèmes retentissent dans l'air; une balle siffle aux oreilles d'Adrien, et l'écho du rocher répète au loin le bruit d'une forte détonation.

— Oh! mon Dieu!.. Adrien! Adrien!

Et la pauvre enfant, ange tremblant et couronné, le voile au gré du vent, la chevelure flottante, se serra davantage contre le jeune marin; ils échangèrent entre eux un regard d'amour, et leurs fronts se levèrent au ciel; ils murmurèrent ensemble :
mon Dieu!.... sauve nous!....

Puis , tout-à-coup, comme frappé d'une inspiration céleste, un sourire de triomphe et d'espérance ranime le visage d'Adrien. Il s'approche du bord..., se penche.., mesure du regard la distance qui le sépare de la frégate, et par un mouvement frénétique , ramenant Emma à lui , et roidissant en cercle ses deux bras autour de la taille de son amante :

— Emma !... oh ! oui , regarde , ici !... le salut.... ici, notre dernier espoir !....

Le bruit augmente, approche, plus menaçant, plus terrible; les torches s'agitent en tous sens , l'air retentit des cris et des imprécations de la foule guidée par l'époux et le père d'Emma. La base du rocher frémit déjà sous son élan... elle gravit.... atteint le sommet... un pas encore.... et..... elle reflue en arrière, comme frappée d'une répulsion électrique.

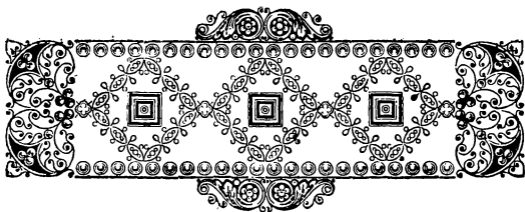
Et deux cris confondus , partis de la foule, aigus, perçants, rapides, éclatent, dominant le bruit sourd et profond d'un flot brisé....

La foule frémissante et consternée se penche au bord du rocher, les yeux toujours fixés là.... La mer est houleuse... les flots se soulèvent avec violence. Bientôt deux corps étroitement enlacés s'élèvent, lancés par la vague. Un cri déchirant....., un râle de mort...; et ces deux corps disparaissent.., reparaissent plus loin..., disparaissent encore..; puis rien.., plus rien.., qu'une couronne de roses blanches que les flots apportent aux pieds du rocher !!.



LES

ÉPREUVES DU MARIAGE.



Une pluie battante fouettait les vitres du salon de l'hôtel de Chambord; et l'éclair, de son jet flamboyant et incisif, fendait l'espace, subitement comblé par les coups précipités du tonnerre; il faisait une

de ces belles soirées d'orage qui rapprochent instinctivement deux ames et les confondent dans un même effroi religieux.

Le marquis de Chambord fixait la pendule.

— Ernest ne viendra pas ce soir, dit-il à M^{me} de Rieux, il est tard; l'orage lui aura fait peur. Je renonce à ma chère partie de wisk.

Et un soupir de regret s'exhala de la poitrine du vieillard; et Mathilde, se tournant vers la fenêtre, semblait supplier l'orage de cesser.

Un quart-d'heure s'écoula dans le silence. M. de Chambord, enfoncé dans un vaste fauteuil à la Voltaire, avait pris un livre qu'il ne lisait pas; et Mathilde, assise de l'autre côté de la table, crayonnait sur son album une vue de Venise. Tout à coup, le marquis laisse tomber le livre de ses

mains, et relevant résolument la tête comme un homme qui triomphe d'un combat intérieur, il va parler... ; mais à peine son regard a-t-il rencontré celui de Mathilde, que ses lèvres se referment, sa tête retombe ; il semble reprendre le cours de ses idées. Enfin, et par un effort visible, rompant le silence :

— Mathilde, dit-il à M^{me} de Rieux, puisque Ernest ne vient pas et que toute la soirée nous appartient, causons : j'ai à vous entretenir d'un sujet grave, de la plus haute importance, et pour lequel je réclame de vous une sérieuse attention.

Et la jeune veuve, frappée de ce solennel début, se leva, inquiète, et avança son tabouret.

— Mon enfant, continua le marquis, lorsque la mort vous enleva M. de Rieux, il y a plus d'un an, je compris toute l'éten-

due de la perte que vous faisiez; et, comme père, je dus naturellement m'associer à votre douleur; je l'ai vivement partagée: la noblesse des sentiments de M. de Rieux était pour moi la plus sûre garantie du bonheur de mon enfant. Mais aujourd'hui que cette plaie de votre cœur, vive encore, il est vrai, de souvenir, mais cicatrisée du moins par l'heureux effet du temps, laisse à votre esprit sa libre direction, ne croyez-vous pas.... ne pensez-vous pas.....

Le marquis n'osa achever; il s'arrêta, indécis, cherchant à deviner l'impression que ce début avait produit sur Mathilde.

— Vous comprenez..... continua-t-il avec hésitation, jeune, belle, habituée au monde que vous allez revoir, il vous faut un nom, ma fille. Une jeune femme, seule au milieu des salons, signalée à l'attention générale par la délicatesse de sa position;

est continuellement exposée aux poursuites, aux assiduités quelquefois indiscrètes de la foule des jeunes gens; et souvent la réputation la mieux établie en subit des atteintes. Ainsi, vous feriez bien, je crois, Mathildé, d'y réfléchir. Plusieurs familles honorables m'ont fait la demande de votre main; mais comme votre bonheur m'est plus cher que toutes ces considérations, je n'ai voulu m'engager à rien. Vous seule devez prononcer dans une cause qui vous intéresse personnellement. Pensez-y donc, Mathilde, et je transmettrai fidèlement votre détermination.

M. de Chambord, soulagé enfin par cette explication du poids énorme qui l'oppressait, avait cessé de parler, et Madame de Rieux le regardait fixement et sans répondre; un sourire d'intelligence passa finement sur les lèvres de la jeune veuve.

— Oh ! vous m'avez fait une peur ! dit-elle avec enjouement, j'en suis encore toute tremblante..... ; j'ai cru , à la solennité de vos paroles, que vous alliez m'annoncer un terrible événement.

Le marquis gagnait sa cause, la conversation avait tourné au côté plaisant.

— Mais vous me direz au moins quels sont mes nombreux soupirants ?

— Sans doute, mon enfant, c'est la première condition. Du reste , vous les connaissez tous ; vous avez pu les étudier dans l'intimité de nos réunions.

— Je n'aurai donc que l'embarras du choix ?

— Pas davantage.

— Je vous écoute.

* Voyons si je l'ai devinée , pensa le marquis.

* Voyons s'il m'a devinée , pensa Mathilde.

— D'abord : le fils de M. de Givry...

— Il fait trop bon marché de la vertu des femmes.

— Vous croyez, mon enfant?... Ah! je ne lui connaissais pas ce vilain défaut. N'en parlons plus; je vous approuve fort : médire des femmes! .. Savez-vous qu'il se fût fait des querelles à la cour de Louis XV, morbleu!.... Dieu et les Dames!..... c'était la devise de ce bon vieux temps.

Et le marquis, entraîné par ses souvenirs, allait continuer sa dissertation sur la cour du roi Louis XV, qu'en sa qualité de gentilhomme, il avait hantée pendant les dernières années de ce règne.

Mathilde l'interrompt.

— Ensuite?... ensuite?...

— Henry de Saint-Léger;

— Oh !... dandy de taverne... il fume au nez des dames.

— Comment... ma fille , il fume au nez des dames !... s'écria M. de Chambord en bondissant dans son fauteuil , c'est de la dernière trivialité : je n'en reviens pas... Voyez un peu la jeunesse de nos jours , comme elle a dégénéré dans ses principes de galanterie !... ah ! morbleu !... à la cour de Louis XV !...

— Après ?... après ? .. dit vivement Mathilde.

— Léopold , votre cousin.

— Oh ! le mauvais caractère !.. toujours boudeur ; d'ailleurs , on ne se marie pas entre parens.

— Ah ! pardon... ma fille , pardon ; vous commettez une grave erreur. Ces mariages étaient fort en usage dans les familles , sous Louis XV : la cour les au=

torisait, les prescrivait même comme un moyen de perpétuer la noblesse et d'éviter les mésalliances qui tendaient alors à s'introduire...

Mathilde fit un geste d'impatience.

— Oui... oui... vous avez raison, Léopold a un mauvais caractère : il ne vous rendrait pas heureuse.

— Le quatrième ?...

— Jules de Champfeu.

— Vous savez bien que je n'aime pas les rouges.

— Ah ! c'est vrai, ma fille, il est rouge, très-rouge même... C'est singulier !... vous êtes comme Louis XV ; il n'aimait pas les rouges, lui, non plus ; il les avait en horreur. Quelle coïncidence de goûts !.. Tenez, je me rappelle qu'une fois, un page rouge, plus rouge encore que M. de Champfeu...

— Un autre , un autre... interrompit la jeune veuve , avide d'épuiser la liste de ses adorateurs.

— Alors , M. Jourdain.

— Vous voulez rire , sans doute , il a le teint cuivré.

Cette fois le gentilhomme ne trouva dans la cour de Louis XV aucune réflexion applicable à l'objection de Mathilde.

— Parbleu !... ma fille , vous me feriez débiter tous les grains d'un chapelet , sans m'arrêter aux dizaines. Convenez-en , je ne suis pas heureux dans mes citations : grands , petits , rouges , bruns , vous les refusez tous.

— Il n'y en a plus ? soupira Mathilde.

* Ai-je deviné , pensa le marquis ; c'est lui !

Cependant , battu quatre fois , — d'après ses prévisions , il est vrai — il n'osait en-

core trop aventurer le dernier nom ; il usa de précautions oratoires.

— Eh ! eh ! fit-il , je pourrais bien vous en nommer un autre ; mais à quoi bon ?.. vous lui réservez sans doute le même accueil ; et , je vous l'avoue franchement , Mathilde , pour celui-là , votre refus me contrarierait. J'ai peu insisté , vous l'avez vu , sur ceux que je viens de vous nommer ; mais il en est un dernier sur lequel je comptais davantage , je croyais avoir compris... ; cependant, je crains de m'être trompé , et vous me permettrez...

— Des réticences... pourquoi ?

— Je crains un refus.

— Non... peut-être.

— Ah !.. peut-être.. j'en suis sûr.

Mathilde fâchée faisait une moue charmante.

— Vous vous plaisez à me tourmenter !..

— Vous tourmenter ! ma fille , à Dieu ne plaise ! cela n'en vaut certes pas la peine...

— Alors , pourquoi ne voulez-vous pas me nommer... l'autre... vous savez bien... le dernier... ; voyons , nommez-le moi , dit-elle , en arrondissant ses deux bras autour du cou du marquis , et payant d'avance d'un baiser le nom qu'elle brûlait d'entendre prononcer

A cette douce étreinte , M. de Chambord , n'eut pas le courage de taire plus longtemps ce nom si vivement désiré ; et bravant les chances d'un refus pénible pour lui — car il attachait à cette union sa dernière joie terrestre — il laissa tomber de ses lèvres le nom d'Ernest de Launay.

A ce nom , madame de Rieux ne répondit pas ; ses joues se colorèrent et un sourire radieux illumina son front.

Le marquis frappa des mains.

— Nous y voilà donc enfin , s'écria-t-il victorieusement. J'ai frappé juste. Morbleu ! ma fille , vous avez été bien longue à vous rendre : à la Cour de Louis XV , nos dames ne se faisaient pas prier ainsi. Avouez-le donc franchement : seriez-vous disposée en faveur d'Ernest ? je le crois et vous en félicite ; vous comblez mes vœux les plus chers. Ernest est un charmant garçon , brave , plein de franchise , et ayant une brillante position. Ce parti vous convient à merveille : je l'avais choisi entre tous. Aussi , vous l'avez vu , en bonne tactique , je l'avais mis en réserve comme mon bataillon sacré. Quant aux autres , de jeunes fous dont je me soucie fort peu , qu'ils cherchent ailleurs. Avant tout , j'ai voulu savoir à qui je confiais le bonheur de mon enfant , et je ne pouvais mieux choisir.

Vous me ravissez , ma fille. Savez-vous que vous m'avez fait peur un moment!... eh!.. eh!.. quatre refus de suite... , il ne me restait plus qu'un dé à jouer, et je perdais la partie. Mais non , je savais bien... Ainsi , vous voilà en famille ; cette union , que les parents d'Ernest désirent ardemment , vous procurera d'aimables distractions , que moi je ne puis plus vous offrir : je me fais vieux , Mathilde , et la société d'un vieillard goutteux et grondeur a peu d'attraits , je le sais , pour une jeune femme de votre âge. — Je puis donc accueillir en votre nom la demande de M. de Launay , et entamer les négociations?...

— J'approuve d'avance et les yeux fermés , tout ce que vous ferez à cet égard , mais à une condition.

— Laquelle?...

— Ernest ne connaîtra ma résolution

qu'au moment même de signer le contrat.

— La singulière condition !..... dit en riant le marquis , caprice de femme..... n'est-ce pas ?.. Enfin , soit !.. j'y consens ; nous nous concerterons en secret avec le père d'Ernest ; mais au moins vous m'expliquerez...

— Plus tard... plus tard !..

— Comment !.. vous ne voulez pas me mettre dans la confiance ? prenez garde , vous m'exposez à trahir votre secret sans le vouloir.

— Non , non , soyez discret , et plus tard vous saurez tout.

Onze heures venaient de sonner. Madame de Rieux , après avoir embrassé son père , se sauva dans son appartement , en riant aux éclats.

— Bonne nuit !... Madame Ernest de Launay , dit le vieillard d'un ton badin.

— Salut au marquis de Chambord !..

* Charmante enfant ! pensa le marquis.

Mathilde , en entrant dans sa chambre à coucher , s'était mise à son secrétaire , et minuit frappait , qu'elle y était encore ; travaillait-elle à un roman sur la physiologie du mariage , qui sait ?

Le lendemain matin Ernest , encore au lit , ouvrait d'une main tremblante d'émotion et de joie une lettre que son valet de chambre venait de lui remettre : il en avait reconnu l'écriture.

Une sueur froide succéda tout-à-coup à l'état de transpiration dans lequel il était ; un frisson glacé le parcourut de la tête aux pieds.

* J'ai mal lu... je rêve... c'est impossible.

« Monsieur ,

» Monsieur de Launay a fait au marquis

» de Chambord l'honneur de lui deman-
 » der ma main en votre nom : cette de-
 » mande m'honore au plus haut point ;
 » mais des engagements antérieurs ne me
 » permettent pas de l'accueillir. Du reste ,
 » j'ai lieu de supposer que les avances fai-
 » tes auprès de mon père par monsieur de
 » Launay , n'ont pas reçu votre sanction ,
 » et je redoute les suites d'une union im-
 » posée par la violence. J'ose donc espé-
 » rer , Monsieur , que vous voudrez bien ,
 » dès ce moment , cesser toutes démarches
 » qui n'auraient d'autres résultats que de
 » me compromettre gratuitement aux yeux
 » du monde. Votre galanterie m'est un
 » sûr garant de votre discrétion. »

MATHILDE V^e DE RIEUX.

* Infamie!.. s'écria Ernest en se levant sur son séant et froissant dans ses doigts

le billet parfumé de la jeune veuve. Croyez donc aux femmes maintenant... Mathilde, la seule femme que j'aime au monde!... l'ingrate!!... m'enlever d'un seul coup les espérances dont elle a nourri mon cœur pendant toute une année! Mais qu'est-ce donc que les femmes!... Elles sont incroyables, parole d'honneur; elles vous jettent ces excuses au visage avec un sang froid étonnant! Eh! parbleu! madame, il ne fallait pas en contracter envers moi, des engagements, si vous en aviez pris avec d'autres. Mais de qui veut-elle parler?... de Givry, de Champfeu... elle ne peut pas supporter leur vue, dit-elle; elle n'aime pas Léopold qui convoite sa fortune; elle n'a jamais voulu entendre parler de Jourdain; de Saint-Léger lui est insupportable..; alors, qui veut-elle dire?... je m'y perds. Ah! femmes!.. femmes!..

* Je me vengerai !

Et il se vengea..... sur la sonnette dont le cordon violemment agité vint tomber à ses pieds.

— Monsieur... monsieur...

— Vite, vite , ma calèche.

— Une lettre, monsieur.

— De qui ?

— De la part de M. de Givry.

— Voilà l'explication , parbleu ! c'est lui... lui dont on ne pouvait supporter la vue, disait-on ; lui qui m'appelait son ami, son cher ami ; qui m'enlève ma femme et me fait part de son mariage : de mieux en mieux !

Il lut :

« J'attends Ernest à déjeuner à midi ; j'ai une nouvelle intéressante à lui apprendre. »

LÉON DE GIVRY.

* Une nouvelle intéressante ! cria Ernest, ah ! il appelle cela une nouvelle intéressante. Eh bien ! nous verrons ! commençons par lui , madame de Rieux ensuite.

Et d'après cet ordre méthodique, il lança sa calèche, au galop du cheval, dans la direction de l'hôtel de Givry.

Au même moment, madame de Rieux disait : — S'il me vient des visites , vous ferez entrer.... tout le monde, excepté M. Ernest de Launay.

Il est dans la vie de ces coups inouis du hasard qui, racontés, semblent n'exister qu'au bout de la plume qui les retrace, et devoir disparaître avec l'encre qui en découle. Et cependant, ils existent en réalité. Seulement, il faut les admettre ou les rejeter sans commentaires, car tout ce qui est l'œuvre du hasard ne subit pas d'analyse.

Exemple :

J'allais dire que , par un de ces coups inouis du hasard , les cinq soupirans de madame de Rieux étaient réunis à l'hôtel de Givry, à la même heure, et dans le même but ; but très-sérieux , du reste , puisqu'il s'agissait d'un déjeuner de garçons ; et déjà je vous voyais , lecteur incrédule , hochant la tête et vous écriant : — Singulier hasard ! fait tout exprès pour le profit de l'auteur....

Pourtant le fait est exact.

Je ne vous dirai pas : « Je l'ai vu, vu de mes propres yeux, vu, ce qui s'appelle vu » ce serait mentir et je hais le mensonge ; je jouissais alors des douces béatitudes du néant. L'heureux temps!...

Mais je vous dirai : « Je tiens cette histoire d'un homme digne de foi : de l'un des fils de l'un des oncles de M. de Champfeu, l'un des cinq héros de ladite histoire.

Vous voyez que je ne pouvais puiser à meilleure source.

Or, ce jour là , les cinq soupirans de la jeune veuve étaient réunis chez M. de Givry.

En entrant dans le salon de réception , Ernest sentit ses jambes fuir sous lui : le dernier coup était porté. Cette réunion bizarre et inattendue des cinq concurrents , contre lesquels il avait à lutter pour obtenir la main de madame de Rieux, apparut soudain à son imagination malade comme une partie projetée à dessein pour rendre sa déchéance plus solennelle et le faire assister , de violence , à la proclamation de l'heureux élu de la jeune veuve. Cette pensée le terrassa ; il crut lire son arrêt sur la figure rieuse des jeunes convives qui l'avaient accueilli au milieu d'un hourra général, et en protestant cordialement con-

tre le retard qu'il avait mis à se rendre à l'invitation de Léon

— A table!... messieurs.

— Qu'avez-vous donc, Ernest? vous paraissez oppressé : buvez un verre d'eau, mon ami.

Ernest faillit broyer le verre sous les dents.

— C'est vrai, mon cher, dit de Saint-Léger, vous êtes tout défiguré ce matin ; la nuit a été orageuse, il paraît.

— Vous n'y êtes pas, cria Jules de Champfeu, Ernest a sans doute passé la nuit à chanter, comme les troubadours du moyen âge, sous les fenêtres de la dame de ses pensées, et le froid l'aura saisi ; prends garde aux rhumatismes, mon cher, les nuits d'hiver sont froides.

— Merci de l'avis, mon beau devin, répondit Ernest avec un sourire forcé.

— Ce n'est pas cela , dit à son tour M. Jourdain, Ernest a perdu son pari, je gage : il devait triompher , en trois jours , de la vertu farouche de la petite Rosa ; et il aura échoué. L'enjeu était fort : 2,000 francs, son alézan doré et sa meute !

— Ou bien, il aura reçu quelque mauvaise nouvelle à son lever, ajouta Léopold.

— Ah ! messieurs , à propos de nouvelles, dit tout à coup Léon, en faisant sauter au plafond le bouchon du Champagne, j'oubliais , j'en ai une à vous apprendre , une nouvelle fort intéressante.

Un tremblement nerveux prit Ernest.

— Voyons...voyons la nouvelle.

— Je vous la donne en mille, devinez.

— Tu es nommé receveur-général ?

— Non.

— La Prima Dona t'a reçu dans sa loge ?

— Des mœurs, enfans !

— Tu as vendu quinze fois sa valeur ton château de Labour ?

— Point d'acquéreurs.

— Alors ta tante a testé en ta faveur ?

— Elle ne veut pas se décider à mourir.

— Nous ne devinons pas ; parle , parle.

Ernest se tordait les poings sous sa serviette.

— Eh bien !... vos verres , et buvons à l'hyménée : je me marie !

Ce mot tomba comme un plomb sur les bras tendus des jeunes convives ; et un cri étouffé domina sourdement le choc aigu et discordant des verres.

— Ce mariage est arrêté ?

— A peu près , mes bons amis. J'ai eu hier une entrevue avec madame de Rieux, et on m'a donné de grandes espérances ; ma victoire est presque certaine.

— Mais c'est de la trahison ! crièrent

à la fois les concurrens de M. de Givry.

— Allons ! allons ! point de rancune ,
mes nobles amis , en guerre comme en
amour, au plus adroit la victoire !

* Le fat ! murmura Ernest hors de lui.
Et prétextant bientôt un motif de retraite,
il sortit précipitamment.

Un instant après , il frappait à l'hôtel de
Chambord.

— Madame de Rieux est-elle visible ?

— Non, monsieur.

— Comment ! non.

— Madame n'est visible pour personne.

— Mais... pour moi... voyons , moi...
vous me connaissez bien, peut-être... vous
êtes là à me regarder... annoncez-moi , et
dépêchez-vous.

— Les ordres de madame...

— Encore !... ah ! c'est trop fort !

Et Ernest, que le sang-froid inperturba-

ble du vieux serviteur exaspérait , avait déjà franchi l'escalier qui conduisait à l'appartement de la jeune veuve.

Madame de Rieux, dans le plus gracieux négligé du matin , et mollement étendue sur une élégante causeuse , jouait avec un écran.

A sa vue, Ernest sentit s'évanouir subitement toute sa colère. Il chercha bien un instant à lutter contre le prestige de la séduction, et à donner à sa pose toute l'assurance et la raideur d'un député à la tribune ; mais il ne réussit qu'à accroître son embarras déjà très-visible.

— Madame, balbutia-t-il enfin, me pardonnerez-vous d'avoir ainsi transgressé vos ordres ; vous n'étiez pas visible , m'a-t-on dit ; j'ai pu croire que cette interdiction ne s'étendait pas jusques à moi.

— Et qui a pu, Monsieur, répondit froi-

dement M^{me} de Rieux, vous faire concevoir une si haute opinion de vous-même ? Les ordres que j'avais donnés étaient sans réserve. Mais puisque vous avez poussé l'indiscrétion jusques là, soit : je consens à vous entendre ; et d'abord, vous voudrez bien me dire à quel heureux hasard je dois votre visite.

Ernest, atterré par le sang-froid de la jeune veuve, ne put arracher un mot de sa poitrine oppressée ; il tira lentement de sa poche un papier chiffonné qu'il présenta d'un geste tragique.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Mathilde avec indifférence.

— Cela ! madame.

— Oui, ce papier ?

— Ce papier ! c'est une lettre.

— Ah ! une lettre... et de qui ?

— De qui !

— Oui... de qui est cette lettre ?

— De vous ! de vous ! madame.

— Vraiment ! Je n'ai écrit à personne.

— A personne !

— Non, monsieur.

— Veuillez l'ouvrir.

— C'est inutile... je ne saurais être indiscrete à ce point.

Ernest touchait au paroxisme de la fureur.

— Ah ! madame, de l'ironie, encore !... pouvez-vous me traiter ainsi !.. comment !.. cette lettre... vous ne la reconnaissez pas. Vous niez votre écriture, votre signature ! Ah ! cette lettre n'est pas de vous !

— Eh ! mon Dieu ! fit nonchalamment la jeune veuve, si elle était de moi ?

— Si elle était de vous !..... madame ; mais si cette lettre était de vous ; ce serait affreux, horrible, exécration !.. non , non ,

ne me dites pas que c'est vous qui l'avez écrite : dites plutôt que je suis un fou , un insensé qui ai pu douter un instant de votre cœur;... elle n'est pas de vous, n'est-ce pas ?

— En vérité, Monsieur , vous me faites une singulière question : vous avez entre les mains une lettre écrite et signée par moi , dites-vous ; vous en reconnaissez , affirmez-vous, et l'écriture et la signature , et vous avez l'ingénuité de me demander si j'en suis l'auteur.

Ernest resta cloué sur place ; toutes les fibres de son cerveau se détendirent à la fois : il éclata.

— Ainsi, vous l'avouez, Madame , c'est vous !... vous, qui, après avoir bercé mon âme pendant toute une année des plus douces illusions, des rêves les plus séduisants, venez renverser, d'un souffle, toutes

mes espérances, toutes mes joies de l'avenir ! C'est vous qui, après avoir fait naître dans mon cœur une passion qui ne s'éteindra qu'avec ma vie ; après vous être enchaînée à moi par les serments les plus solennels , laissez froidement tomber de vos lèvres le triste aveu d'un mensonge !...

* Pas mal.... pas mal.... fit Mathilde , cela promet.

— Mais, Madame, vous m'avez attaché à vous par des liens de fer, par des liens indissolubles et que nulle puissance humaine ne peut briser !.... On n'étouffe pas ainsi l'amour d'un homme ; cet homme qui a livré son cœur pour un cœur , a le droit de fouiller dans le cœur de la femme qui lui a dit : aime-moi ! Vous m'appartenez corps et âme. Ces battements de cœur que vous donnez à un autre , ils sont à moi ; ces soupirs qui s'exhalent de votre poitrine pour

un autre , ils sont à moi ; ces sourires qui effleurent vos lèvres au souvenir d'un autre , ils sont encore à moi ; le souffle , la vie , la volonté , tout votre être , enfin , tout cela est à moi ; tout cela m'appartient , c'est mon bien ; car c'est moi qui vous ai rendu tous ces soupirs , tous ces battements de cœur , tous ces sourires , le souffle , la vie , la volonté . Votre cœur était mort à l'amour ; moi , j'ai évoqué l'amour , je l'ai refoulé dans votre cœur , dans vos veines ; je l'y ai versé goutte à goutte avec la persévérance de l'alchimiste ; tout cela est mon ouvrage , j'en suis le créateur ; et tout cela deviendrait la possession d'un autre ! non , non , jamais ! ...

* Bien ! il m'aime , pensa madame de Rieux .

— Ainsi , ni trêve , ni repos ; je m'attache à vos pas , je vous suis comme votre

ombre ; et, je le jure ici par tout ce qui me lie à la terre : si vous n'êtes à moi, jamais vous ne serez à un autre !...

— Charmant !.. monsieur !.. charmant ! en vérité, je vous admire !. de la tyrannie !. ah !... Depuis quand, s'il vous plait, ne sommes-nous plus maîtresses de nos volontés ? Depuis quand vous êtes-vous arrogé le droit de nous imposer des conditions ? Pensez-vous qu'en amour, un serment puisse forcer la femme à compromettre son avenir ou l'avenir de celui auquel elle s'unit ? ce serait une erreur. Si je dois faire une seconde fois le sacrifice de ma liberté, je veux donner et recevoir des garanties de bonheur certaines, indubitables ; et, je vous le déclare franchement, Monsieur, je crois qu'il y a peu d'harmonie entre nos caractères ; je suis vive, légère, enjouée.

— Moi aussi, madame.

— Nos humeurs sont différentes : je suis impatiente, boudeuse, quelquefois colère, toujours grondeuse.

— Comme moi.

— Nos goûts varient : j'aime le monde, le bal, les fêtes, le bruit, l'éclat.

— J'aime tout cela.

— Mais, mariée, je ne serai ni vive, ni enjouée, ni légère.

— Ni moi.

— Je ne serai plus impatiente, ni boudeuse, ni colère, ni grondeuse.

— Ni moi.

— Je n'aimerai plus le monde, les bals, les fêtes, le bruit, l'éclat ; je ne vivrai que pour mon mari.

— Et moi, pour... ma femme.

— Le soir, nous lirons en famille.

— Oui, le soir nous lirons.

— Avez-vous lu *Emile* ?

— *Le Malade imaginaire* ?

— Non, *Emile*.

— Ah ! oui, *Emile* de Molière...

— Eh ! non , de Jean Jacques Rousseau.

— Oui... oui , de Jean Jacques ; je confondais.

Le malheureux Ernest n'avait plus deux idées de suite : le ton de familiarité brusquement imprimé à la conversation, l'avait complètement dérouté.

— Lisez-m'en quelques pages , lui dit Mathilde, en lui présentant *Emile*.

Ernest prit le volume et lut. Une heure après, il lisait encore, et madame de Rieux feignait de dormir ; hasardant enfin un regard, et présumant la jeune veuve endormie, il ferma le livre.

— Eh bien ! vous êtes déjà fatigué ?

— Je vous croyais endormie.

— Je vous écoutais, continuez.

Et il lut encore une heure ; la sueur lui coulait du front.

— En vérité, pardonnez-moi, Monsieur, dit enfin Mathilde, je suis confuse d'abuser ainsi de votre complaisance ; cessez de lire, cela vous fatiguerait, demain nous reprendrons.

Demain ! ce mot d'espoir ranima les forces d'Ernest ; il aurait lu tout le volume.

* Ce sera un mari très-complaisant, pensa madame de Rieux.

En ce moment, la voix nasillarde d'un jeune enfant — Duprez de Savoie — qui chantait sous les fenêtres de l'appartement, vint interrompre le cours des épreuves, ou plutôt en offrir une nouvelle.

Ernest et Mathilde parurent au balcon.

— Un *pétit chou*, demanda le jeune Savoyard.

Et Ernest fit voler un écu qui alla résonner sur le pavé.

* Il est généreux ! c'est d'un bon cœur.

— Maintenant, Monsieur — mais vous allez m'accuser d'indiscrétion —, vous prierais-je de me chanter la jolie romance de *Léonide* ? je n'ai pu parvenir encore à l'apprendre.

— Me prier ! autrefois, Mathilde, vous ne me parliez pas ainsi : prie-t-on quand on a le droit d'ordonner ?...

* Comme il est gentil !

Et soudain, les touches du piano frémissent amoureusement sous les doigts exercés de la jeune veuve.

— Oh ! comme ces notes sont fausses ! mon piano n'est pas d'accord... allons faire une promenade au parc.

— Voudrez-vous accepter mon bras, madame ?

— Non..., oui..., mais j'y pense, je ne puis sortir.

— Alors, restons.

* Il est obéissant !

— J'attends une visite : M. Léon de Givry est venu me faire part hier de l'arrivée de sa mère, et il doit me la présenter aujourd'hui... je crois.

Ernest devint pourpre : — Ah ! c'est lui !... plus d'espoir !

— Comment le trouvez-vous, M. de Givry ?.

— Et vous, madame ?... répondit Ernest d'une voix sombre.

— Oh ! mon Dieu ! de quel ton vous me demandez- cela ! votre avis d'abord, et franchement.

— Je le trouve... pas mal... bien... fort bien, même.

— N'est-ce pas ?... c'est un charmant

cavalier... de l'élégance... de jolies manières... mais...

— Peu aimable auprès des dames...

— Si... assez... ; ah ! je crois avoir entendu sonner ; les voici, peut-être... laissez-moi, Monsieur. Avant de sortir de l'hôtel, veuillez voir M. de Chambord : il désire vous parler.

— J'obéis, Madame ; mais, de grâce, me permettez-vous d'emporter, en vous quittant, une lueur d'espoir ; un mot, un seul mot de vous...

— Je ne puis... ; mais allez donc,... je me meurs d'impatience ; je crois entendre monter... Si l'on vous trouvait ici !

Ernest désespéré passa au salon.

— Fort bien ! fort bien ! mon ami, venez m'embrasser, cria M. de Chambord en tendant les bras à Ernest ; il paraît que l'on est sorti victorieux de l'épreuve... Oh ! ne

me regardez pas ainsi , je sais tout ; j'étais dans la confiance depuis ce matin, et j'ai tout entendu. Eh ! eh ! eh ! l'assaut a été rude , n'est-ce pas ? Il a fallu du courage pour triompher ; c'est une belle victoire que vous avez remportée là , mon ami.

— Mais.... monsieur le marquis,.... je ne comprends pas...

— Comment !... vous ne comprenez pas que vous allez devenir l'époux de Mathilde ; qu'elle vous aime...

— Oh ! Monsieur , pouvez-vous m'accabler ainsi !...

— Vous accabler ainsi !... dites-vous... ah ! ça , mais..... on ne se comprend donc plus ici ?... Ah ! je devine... vous avez pris au sérieux.... eh ! eh ! eh !.... mais mon ami, ce n'étaient que des épreuves...

— Des épreuves.... des épreuves... et cette lettre !

— Epreuve, mon ami; tout le reste, épreuve; les Epreuves du mariage, comme on en faisait aux petits soupers, à la cour de Louis XV.... Que voulez-vous!... il faut bien étudier un peu les caractères; voir s'il existe entre eux de l'harmonie; si les goûts, les humeurs se ressemblent..... On ne peut pas, non plus, prendre un mari dans un sac... eh! eh!

— Ainsi, Mathilde m'aime! Mathilde est à moi!... s'écria Ernest au dernier degré d'exaltation.

— La voici.. qu'elle vous réponde elle-même.

— Oui, Monsieur, dit Madame de Rieux en entrant, je suis à vous, voici ma main. Oubliez les épreuves, peut-être cruelles, auxquelles je vous ai soumis. Je connaissais votre amour pour moi, la noblesse de vos sentiments; cependant, — et pardonnez à

cette faiblesse de femme, — j'ai voulu puiser dans une dernière épreuve l'assurance de tout le bonheur qui m'attend auprès de vous.

— Ah ! ma fille !.... ma fille... que je vous embrasse !... On n'était pas plus aimable à la cour de Louis XV !..

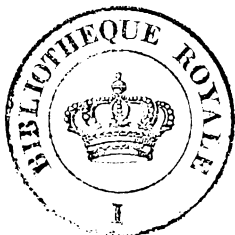


TABLE.



	Pages.
PRÉFACE.	1
LADY JANE.	17
L'ORPHELINE.	85
LE FAVORI DE COUR.	97
ANNA.	127
LA COURONNE DE ROSES.	167
LES ÉPREUVES DU MARIAGE.	211







17

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 01260782 7